# TÖPFFER LE PEINTRE

TIRÉ DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

**Décembre 1857 et Février 1858**

AVEC AUTORISATION DE LA DIRECTION

GENÈVE

IMPRIMERIE RAMBOZ ET SCHUCHARDT

1858

# TÖPFFER LE PEINTRE

TIRÉ DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DE GENÈVE.

Décembre 1857.

*Avec autorisation de la Direction.*

GENÈVE
IMPRIMERIE RAMBOZ ET SCHUCHARDT
Rue de l'Hôtel-de-Ville, 78

1857

# TÖPFFER LE PEINTRE.

*A Étienne Duval.*

## I

Voici la saison morte : le ciel brumeux, la nature silencieuse et maintenant les feuilles flétries s'éparpillent tristement dans les sentiers ou s'enfuient sous le souffle de la bise. Adieu riants paysages savoyards, charmantes rives du Léman, agrestes solitudes, et vous bonnes gens du pays !.... vous parlerez de nous peut-être à la veillée. — Adieu, pour longtemps ! mais combien les premiers jours d'hiver à la ville semblent mornes, l'existence monotone, combien le deuil de cette arrière-saison de l'année attriste le cœur et l'esprit, tandis que nos souvenirs nous rappellent sans cesse les aimables scènes de la vie champêtre, le brillant soleil, la verdure et les beaux jours ! Je viens de contempler l'œuvre admirable de Töpffer, et j'écris ces lignes. Peut-être ces récents souvenirs de nos campagnes, ces demi-regrets dont je parle, s'ils me rendent plus impressionnable aux beautés naïves, à l'étude profonde, à l'esprit, à l'agreste poésie qui partout rayonnent sur ces toiles, me disposent-ils bien mal à cette froide justice, à cette appréciation précieuse et quintessenciée d'un critique qui connaît son métier et sait comment on distribue les couronnes aujourd'hui, et comment aussi la grande affaire c'est que le critique occupe agréablement son public de lui-même, de ses études, de ses lectures, de ses goûts, de ses préjugés et pas beaucoup du reste.... Non ! je ne vaux rien pour cela, je ne saurais ; — sans compter que je m'estimerais bien chétif et bien osé de venir peser le grand nom d'un de nos maîtres genevois et des pre-

miers, ce nom que j'aime et que je révère ; et puisque je ne sais m'en défendre, il faut au moins que j'en convienne. Oui, j'affectionne ce vieux Töpffer, et je le dis d'emblée. Cela posé, j'engage fortement le lecteur à se méfier de moi et de tout ce qu'il me plaira de lui dire. Si je m'anime, qu'il se tienne en garde, si je m'échauffe, qu'il se tranquillise, si je vais trop loin.... qu'il me laisse faire.

L'œuvre rassemblée ces jours-ci par les soins de la Classe des Beaux-Arts comprend une faible partie des productions de ce talent si fin, si hors de ligne, et dont la souplesse merveilleuse rendit si bien, pendant tant d'années, les compositions brillantes, les remarquables observations, les joyeusetés et les bizarres fantaisies. C'est une chose grande, émouvante et pleine d'attraits, de suivre ainsi pas à pas, dès le début, cette trace lumineuse que le génie laisse un peu de temps encore sur la terre avant de s'éteindre à jamais. Ici l'artiste se révèle au premier pas dans la carrière ; tout préoccupé qu'il est encore des maîtres, des émules, des tendances de l'école, la nature sourit à ses jeunes efforts, et sa voix amie le conseille et l'éclaire. Là, son talent mûri par l'étude, dégagé de toute entrave, grandit chaque jour, et suit avec assurance la voie brillante qu'il s'est tracée : noble période toujours trop tôt passée ! Ici hélas ! voici le déclin, la fatigue, les redites du vieillard, c'est cela qui est triste et dont le cœur saigne ! Comment le Temps, cet impie, ose-t-il effleurer les dons sacrés de l'intelligence : l'Art, la Poésie, la Science !....

Je crois que les philosophes et les moralistes ont ici leur grande réponse. C'est, me disent-ils tous à la fois, c'est parce que la fragilité de notre nature.... Philosophe, je me refuse à rien entendre, le regret motivé n'est pas un moindre regret pour moi, puis, heureusement, tant d'œuvres me convient ici à l'admiration la plus sincère, que je veux oublier ces pensées fâcheuses et me distraire. Heureux le critique, le vrai critique, celui qui trouve partout à reprendre et se

complaît à sa découverte! Il n'a souci que de bien conter la chose, celui-ci, et peut philosopher longtemps au sujet du mandat qu'il se donne; ce sont plutôt des belles choses qui me séduisent, je le dis à ma honte : je vais droit aux chefs-d'œuvre, aux peintures excellentes, et je stationne et j'admire ..... Mais, grand Dieu! qu'il est difficile d'en rien dire, de ces tableaux de maîtres!

L'œuvre de Töpffer, déjà bien diverse et multiple, puisqu'elle embrasse à la fois le paysage, le genre, la caricature, le fantastique, traités spécialement ou d'une façon simultanée, cette œuvre se complique encore des différentes phases qu'a nécessairement dû subir cette riche nature d'artiste devant une longue carrière. Je vais toutefois m'efforcer de retrouver ses traces dans ce dédale, et que le lecteur s'en prenne à ce capricieux génie si j'ai peine, certains moments, à suivre Töpffer dans la route qu'il s'est tracée.... mais que parlé-je de route! il chemine à travers champs, le pauvre homme, et tantôt s'arrête à la lisière d'une paisible forêt : c'est seulement pour ces deux bûcherons qui travaillent, me dit-il; tantôt se détourne pour un vieux four de campagne qu'il aperçoit là-bas caché sous les épais noyers.... puis voici les laveuses du prochain village, lesquelles on entend rire et travailler au bord de cette onde claire; voici polichinelle qui fait des siennes et réunit autour de son tréteau tous les joyeux enfants de l'endroit — les enfants, c'est tout le monde au village. Voici maintenant qu'ils organisent la garde nationale sur la place; voici.... et mon homme d'aller et moi de le suivre; essayons de noter, au moins en passant, les impressions que font naître tant de scènes charmantes.

---

Deux tableaux éveillent bien vite l'attention du promeneur dans cette aimable galerie: l'un et l'autre signalent cette première période de la vie d'artiste à laquelle je faisais allusion

tout à l'heure. Période d'autant plus intéressante qu'elle est presque généralement embellie — chez ceux qui seront maîtres un jour — d'une conscience si naïve, d'une timidité si charmante, que sur leurs toiles on voit naître leurs pensées, comme il arrive qu'on devine sans peine l'expression des jeunes visages. Et quelle séduction puissante que cette grâce ingénue !

J'ai particulièrement en vue, en traçant ces lignes, le paysage appartenant au général Dufour. Il y a là sans doute dans ce lointain d'un gris perlé bien des réminiscences des paysagistes d'Italie ; ces charmants arbres du second plan tiennent beaucoup aussi de la peinture d'un confrère d'atelier, d'un des premiers émules à Paris de notre peintre genevois, j'ai nommé de Marne. — Puis ces terrains d'une vérité si grande, considérés isolément, sont d'une rotation douteuse, disons le mot, inexacte, relativement à l'ensemble de l'œuvre. Mais ces observations que chacun peut se permettre, et le critique aussi puisqu'il est venu tout exprès pour en faire, combien elles conservent peu de valeur auprès de cette élégance du dessin, de cette finesse pleine de bonhomie qui se trahit déjà dans ces premiers plans montueux si justes de reflet, dans l'étude de ce vieux pont délabré, et particulièrement sur ces excellentes figures villageoises, encore trop hollandaises peut-être ; mais, demanderai-je, les réminiscences d'un jeune talent plein de sève, d'ardeur, sont-ce bien des réminiscences? Je ne sais.... il me semble que les gens d'esprit sont originaux, même dans leurs copies. Que le lecteur scandalisé ne s'éloigne pas et me pardonne ici le paradoxe, car cette licence ne m'est pas ordinaire.

En résumé, l'honorable général peut se féliciter à bon droit de posséder ce séduisant paysage. « Si je n'ai pas, se dira-t-il, l'œuvre la plus magistrale de notre excellent peintre, j'ai peut-être sa toile la plus intéressante. » Et voilà ce que c'est que la philosophie ! Bien des gens que je sais, et moi sans doute avec eux, nous nous consolerions volontiers de posséder cette peinture.

L'autre tableau dont je voulais parler, c'est la *Vue du Mont-*

*Blanc au soleil couchant*, appartenant à M^me Fazy-Pasteur. Cette œuvre plus capitale, plus calme, semble indiquer plus nettement aussi l'individualité du maître. Il s'y rencontre surtout une largeur d'exécution qui n'est pas toujours aussi franchement exprimée dans les œuvres de Töpffer. Ces lointains splendides, baignés dans les vapeurs du soir, ce ciel d'une parfaite harmonie, ces premiers plans d'une chaude couleur, ces figures vigoureuses et d'une importance déjà si grande, tout cet ensemble plein de magie est rendu avec une verve soutenue et fait oublier les réminiscences des Flamands qui préoccupent encore le peintre.

Mais ce qu'on ne peut si facilement tolérer, ce sont les trois arbres conventionnels de couleur, lourds de peinture et d'un dessin vulgaire, qui, sur la droite, dominent ce beau paysage.

Evidemment Töpffer avait ici la conscience que ces malheureux accessoires ne lui feraient jamais grand honneur dans le monde. Il s'ennuyait en peignant ces mal plantés, mal venus, mal rendus ; l'amateur s'ennuie à les considérer longtemps, et moi-même je suis ennuyé seulement en contant ici comment s'est passé la chose. Aussi j'en viens de suite aux chefs-d'œuvre du maître, à ces compositions merveilleuses que virent éclore coup sur coup les années brillantes de sa grande peinture. Voici *la Noce villageoise* — toile datée 1812 — un cortége champêtre sort de l'église après la bénédiction nuptiale et traverse joyeusement la place du village.

Qui ne l'a pas éprouvé ! il est certains tableaux — celui-ci entre autres, puis d'autres qui vont suivre — devant lesquels l'observateur, attiré tout d'abord, se plaît à chercher lui-même la pensée d'un grand peintre et, tantôt réjoui, tantôt ému, pensif ou rêveur, se délecte à trouver, à deviner, à comprendre. En sorte que, bien en dehors du cadre, il se surprend à suivre toutes ces naturelles figures qu'on lui montre : grand triomphe pour l'art et la poésie, cette illusion ! grand triomphe aussi pour le peintre, précisément alors qu'il s'efface et qu'on l'oublie !

Mais revenons au brillant cortége de la noce villageoise. Une telle verve d'allure, un tel entrain conduit ici, au son du violon, ces heureux mariés, les vieux parents, les amis, les bons lurons, les jolies villageoises, que je crains de ne plus trouver personne sur la place, si je m'attarde, que ces trois vieilles voisines peut-être, celles qui sont assises à côté de ce podagre, à la droite de la scène devant leur demeure; tandis que l'aubergiste du Cheval-Noir, debout en second plan sur le degré de sa maison, accompagne les gens de son plus dédaigneux regard. Pas content, le cabaretier!... il paraît qu'ils ont commandé le repas de noces chez un confrère. Voici la scène esquissée, et maintenant que dirai-je devant cette riche peinture?

Les qualités éminentes de composition, de peinture et de dessin qui vont caractériser dès ce moment le talent de Töpffer se font jour ici de toutes parts. Ainsi qu'on voit certaines fois la pure lumière matinale traverser instantanément les nuées qui l'obscurcirent à sa naissance, ainsi les dons du génie ont souvent leur éblouissante aurore. Ici la clarté, la vigueur et la grâce, une exquise finesse, une observation de la nature humaine qui tantôt se trahit en folles saillies, et tantôt en études profondément senties du simple et du vrai, tous ces précieux mérites se reconnaissent. Cette jeune épousée, combien son aimable pâleur dit qu'elle a pleuré avant de quitter le seuil paternel! Ce marié, comme il nous représente bien ce type énergique et viril des hommes du peuple de l'empire, grand travailleur, intelligent ouvrier et bon luron.... ce qui ne gâte rien à son affaire. Combien j'aime aussi la satisfaction maternelle de cette figure de bonne vieille; et cet ébouriffant ami de noces, sans doute le coq du village, le bout-en-train de la fête, qu'en dirai-je? à lui seul ce joyeux garçon occupe toute la scène. D'autre part, tant de figures charmantes s'entassent ici dans ce jeune cortége, que je ne sais plus laquelle je dois suivre des yeux. Mais ce qu'on ne saurait trop admirer c'est l'habileté

magistrale avec laquelle les figures accessoires de la droite, bien qu'en premier plan, sont traitées en groupe secondaire. La lumière sagement tempérée qui les éclaire laisse aux figures principales tout leur éclat, toute leur valeur, et, sans parti pris, sans recherche préconçue de l'effet qu'il veut atteindre, le peintre conserve l'unité ainsi que l'harmonie dans une composition qui, par sa diversité prodigieuse, était la plus faite, semble-t-il, pour lui faire perdre l'une et l'autre. Cela, c'est un tour de force, et les gens du métier, les artistes, seront ici généralement de mon avis.

Mais pourquoi faut-il rencontrer de fâcheuses impressions même en admirant un chef-d'œuvre! Ce ciel d'un bleu trop fort pour les ombres des nuages manque d'harmonie, ce second plan tout de pièces et de morceaux, ce lointain dont on n'a que faire !....... ces dissonnances regrettables, qui malheureusement déparent si souvent les œuvres excellentes de bien grands peintres, et celles de Töpffer en particulier, ces défauts sautent à l'œil, et chacun peut s'en convaincre et le dire à son voisin, et se vanter encore de sa précieuse découverte; moi, je ne puis, et le confesse, tant je respecte l'homme supérieur qui sut nous peindre *la Noce villageoise*, je ne saurais en médire ; d'ailleurs n'est-ce pas jouissance de supporter pieusement les légers défauts de ceux qu'on aime?.... et, cela dit, je passe à *la Sortie du temple*. Une grande analogie de faire et de pensée désigne à l'observateur ce tableau remarquable en même temps que celui dont je viens de parler.

---

Ici nous quittons le village et nous foulons évidemment le pavé des villes. L'assemblée des fidèles s'écoule en silence hors du temple, et tous ces excellents types de la société de nos pères, derniers vestiges de l'ancienne bourgeoisie de Genève, défilent gravement devant nous avec leurs modes surannées, leurs vieilles allures, leurs physionomies originales et

pour toujours oubliées.... à ce titre seul ce tableau m'est précieux, car un tel reflet de l'ancienne Genève, la Genève d'il y a cinquante ans, embellit cette scène charmante, que je suis des yeux avec l'intérêt d'un enfant du pays toutes les vieilles connaissances que je retrouve là, qui me semblent familières.... et que toutefois je n'ai jamais vues.

Heureux les peintres de mœurs en 1812 !.... si j'en juge par tout ce que me dit ici le vieux Töpffer et sa toile, ils rencontraient à chaque pas une riche moisson devant eux en ce temps-là. Ceux d'aujourd'hui, ce n'est plus la même chose, ils sont gens de loisir la plupart, et battent le pavé dès le matin. Tous à l'affût d'une idée, d'un type, d'un modèle, à la piste d'un original qui ne ressemble pas à tout le monde, mais combien c'est rare maintenant, disent-ils, et combien peu d'individualités dans la vie sociale !

Oubliant de mon mieux l'intérêt local dont je parlais tout à l'heure, c'est d'un point de vue plus élevé que je veux à présent considérer cette œuvre.

Pour la première fois, la verve malicieuse, l'esprit moqueur de Töpffer, excités sans doute par les curieux originaux qu'il retrouve ici et qu'il se plaît à mettre en évidence, cette raillerie mordante, un des côtés les plus curieux de ce talent multiple, se mettent en branle, se donnent carrière, et la finesse de ses observations psychologiques devient une arme dans sa main — et quelle arme redoutable ! — pour ce pinceau badin, sûr de lui-même, plein d'entrain, pétillant de drôleries, et qui parfois se joue du réel et nous fait trouver le vrai même sur les limites du grotesque le plus désordonné. Toutefois, la comtesse d'Escarbagnas et M. de Pourceaugnac, en nous faisant rire, ne sauraient affaiblir notre sérieuse admiration pour l'auteur du *Tartufe* et du *Misanthrope*. De même ici n'allons pas méconnaître ce terrible observateur de tous les travers qui l'environnent, ce père Töpffer trop peu connu, selon moi, ce peintre puissant que le vulgaire a pris sans doute pour un faiseur de charges bien souvent. Je n'en veux pour

témoin que ces figures inimitables groupées sur le perron devant le temple de leur paroisse.

Il y a dans cette benoîte figure de Monsieur le Ministre, ornée également de sa fraise et du rabat des grands jours, rayonnante d'intime contentement, fleurie de bonne vie et tout imprégnée de supériorité onctueuse, une étude morale qui peut seule égaler, en profondeur, ce regard hautain, scrutateur et pointu de Madame son épouse. Me préserve le ciel de rencontrer jamais une compagne si revêche en ce monde des vieilles bonnes femmes; « qu'elles sont toutes méchantes comme la gale ! » dirait ici le troupier de Charlet.

Qu'on n'aille pas conclure légèrement de ces lignes que je fais bon marché des femmes âgées, à l'occasion : ce serait me méconnaître. Je les adore, au contraire!... surtout ici, en peinture, et je cite à l'appui, ce groupe des trois grâces septuagénaires accompagnées de deux autres dévotes contemporaines. Oui, devant ces adorables vieilles, mon cœur inexpérimenté balance. Il y a là certaine bourgeoise en souliers à talons rouges, en vertugadin, certaine vieille demoiselle hydropique, puis un autre casse-noisettes orné d'un feutre si réjouissant... Le dirai-je? Comme ces jeunes princes des contes de fées, je perdrais facilement le repos, je le sens, à regarder trop longtemps ces dangereuses sirènes.

Toutefois, cette impression peut n'être pas générale, je le reconnais modestement, et ces trois mauvais sujets qui stationnent au coin de la place me semblent animés d'un sentiment tout autre.

Ai-je bien compris le peintre en cet endroit, et l'art savant de ce contraste, ou plutôt l'éclair de génie de sa naturelle pensée?... Il me semble que la présence de ces élégants de l'empire, et surtout que le sourire railleur de ce gros incrédule, joyeux enfant du caveau, disciple de Désaugiers, de Parny, de Voltaire, rend plus sensible le côté drolatique de cette société d'un autre âge et les petits travers de ce dévot conventicule.

Peut-être le plaisir que j'éprouve à suivre ici ce talent moqueur m'a-t-il trop longtemps détourné, dira-t-on, de l'appréciation générale de son œuvre. Mais les compositions de cette valeur sont rares, même pour Töpffer ; c'est là mon excuse, et j'ai choisi cette toile de préférence, afin de faire comprendre, en l'expliquant de mon mieux, l'homme et son génie.

Comme peinture, la lumière un peu conventionnelle laisse toutefois une belle impression d'ensemble par les heureux effets qui l'accompagnent. Comme peinture aussi, Töpffer qui, cette fois, lancé à grande carrière, eût donné de la physionomie à la plus stupide borne, a parfaitement conservé celle de ces grands arbres d'académie, grandis entre les pavés humides, à l'ombre de ce vieux temple. Tous sont également assommants de régularité pédante, de froideur glaciale...

Plus qu'un mot sur cette œuvre...

Une grande dame d'une famille impériale, une princesse césarienne possédait *la Sortie du temple*, ce beau tableau commandé par elle. Considérant un jour ce chef-d'œuvre, il lui vint une pensée toute particulière : il y a là une église, un temple... je ne sais quoi, se dit-elle. Et pourquoi pas une horloge sonnant les heures? On troua le tableau, ce fut bientôt fait, et le « premier pendulier de l'empire, » mandé en poste à la résidence, arrangea promptement l'affaire. Plus tard ce tableau-horloge fut racheté par la famille Töpffer, qui le possède encore ; la mécanique fut jetée par la fenêtre et l'œuvre d'art soigneusement réparée, mais un léger défaut d'harmonie signale encore le cercle du cadran rentoilé et repeint. Ce vestige d'un caprice plus auguste qu'intelligent, est heureusement aujourd'hui sur ce chef-d'œuvre la seule trace de sa brillante destinée.

---

J'interromps un instant cette revue, pour moi si charmante, des œuvres de notre peintre, à l'occasion d'une indiscrétion

légère que je me dispose à commettre en faveur du lecteur. Il s'agit d'une lettre datée d'Italie, avril 1824, et que j'ai sous les yeux en écrivant ces lignes. Töpffer, dont jusqu'ici j'ai laissé la personnalité dans l'ombre, Töpffer est à Rome. Un sien ami, un compatriote a su l'entraîner là-bas; mais capricieux et toujours fiévreux d'impatience, ce compagnon de l'artiste genevois n'arrive quelque part, en grande hâte, que pour pouvoir en repartir plus vite. Une fois en présence des lointaines merveilles qu'il s'est promis d'admirer sur la foi des itinéraires, il n'y voit plus rien qui vaille la peine d'arrêter ses pas, en sorte « qu'à le bien regarder, dit notre peintre, c'est le mouvement de sa voiture et l'appétit qu'il lui donne, qui font pour lui tous les délices du voyage d'Italie. » Que de touristes aujourd'hui, façonnés par les chemins de fer et la vapeur, ont aussi des allures étranges! On voit d'ici combien de contrariétés sans nombre ce besoin de locomotion incessante occasionne pour l'artiste qui rêve à chaque pas études sérieuses, impressions durables et lent examen de cette riche nature qu'il entrevoit à la course. Aussi le pauvre Töpffer entraîné ne jouit-il du charme de cette belle contrée « qu'à lèche-doigt, » ainsi qu'il le dit piteusement à sa confidente: « Ainsi donc, ma chère femme, je reprendrai modestement mes études de notre pays, non sans accompagner de quelques soupirs le souvenir de la belle Italie, souvenir qui restera profondément tracé dans mon âme, et qui ne se séparera jamais du regret de l'avoir connue si tard. »

Pour moi, je le déclare, bien loin de m'associer à ces regrets de notre peintre, j'estime au contraire à cette occasion que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. D'autres nous peindront l'Italie, et s'impressionneront à loisir de cette grande et mélancolique nature. Sans doute, les paysans d'Albano ou ceux des Calabres eussent trouvé dans celui qui peignit pour nous la noce villageoise un interprète bien digne de leurs pittoresques physionomies. Sans doute, il eût

été Töpffer, même en Italie, mais il n'importe... Je suis trop Genevois et de mon pays, trop amant de cette agreste et simple nature qui nous environne, pour ne pas être enchanté, tout en retrouvant les qualités puissantes d'un grand peintre quelconque, de retrouver aussi le cachet d'intérêt local et l'empreinte nationale de ces modestes scènes villageoises, de ces paysages que je connais d'enfance, et de ces bourgeoises figures, qui toutes me sont familières.

J'avais besoin toutefois de la citation précédente, on va le comprendre, pour exprimer l'impression exceptionnelle que ressent l'observateur attentif, en présence d'une œuvre que je désire faire connaître. Il s'agit du *Rétablissement du culte*, sujet magnifique, souvent traité par notre peintre.

Töpffer l'écrivain, dans deux pages brillantes de style, touchantes de filiale tendresse, consacrées à la mémoire de son père, a parlé incidemment de ce tableau, dans ce langage facile, concis et naïf, le désespoir des sots qui tenteraient jamais de l'imiter. « Comment arriva-t-il, écrit le fils du peintre, et tardivement encore, à sentir si vivement et à rendre avec un si heureux mélange de bon sens et de verve, de savoir et de facilité, la poésie familière des noces de village, des marchés, des foires, des sorties de messe, de ces scènes plus sérieuses aussi, où, à l'issue de la tourmente révolutionnaire, l'on replante la croix dans les villages, où le bon curé revoit son église, retrouve ses paroissiens, reçoit l'accueil des vieillards ses contemporains, des jeunes filles grandies pendant son exil, des marmots qu'il n'a pas baptisés, du mendiant, du chien... c'est l'histoire du talent... » Ces quelques lignes inimitables m'interdisent ici de rien décrire. Eh! quelle plume oserait l'entreprendre après celle, trop tôt brisée, qui traça *le Presbytère?* Toutefois, des considérations d'un autre ordre me semblent heureusement pouvoir être encore présentées.

Nulle part, dirai-je, l'élévation de la pensée ne s'allie, pour Töpffer le peintre, à plus d'émouvante simplicité. Or, cette

noblesse dans l'ordonnance de la composition, noblesse toute nouvelle pour nous, toute inattendue, quelle mystérieuse raison d'être faut-il lui chercher?... Chacun peut ici se donner carrière dans le vaste champ des conjectures, rien n'est plus facile. Pour moi, j'offre à qui veut mon hypothèse, gratuitement, généreusement. Il me semble qu'à ce prix j'ai quelque chance de la placer, et l'amateur équitable l'estimera pour le moins ce qu'elle lui coûte. La raison d'être ici?...... Mais, lecteur, c'est le regret! c'est la poésie du bonheur passé! c'est le reflet de l'Italie!... et j'adjure tous les cœurs d'artistes qui travaillent encore au souvenir de cette terre sacrée, de nous dire si ce n'est pas là de quoi grandir l'homme et son œuvre? Oui, pour moi, ce calme et beau lointain des montagnes, cette majesté du soir merveilleusement alliée à la grandeur de cette scène de la vie, c'est un écho des confidences que j'ai révélées. « Ce souvenir, qui restera profondément gravé dans mon âme, » écrivait un jour, avons-nous dit, celui qui peignit cette toile.

Une considération non moins intéressante peut-être, c'est la sensibilité profonde qui se manifeste dans certaines expressions des principales figures de cette scène. La dignité bienveillante du vieillard trop longtemps exilé du village, la ferveur, la joie paisible, le respect des simples gens qui l'entourent sont observés et rendus avec une puissance à laquelle l'esprit le plus finement observateur ne saurait atteindre de lui-même. Il y a mieux, on le sent, le cœur du peintre n'est pas resté fermé devant l'œuvre de son génie : « Eh! quoi! va-t-on se récrier, Töpffer sensible!... ce malin railleur dont vous nous parliez tantôt!... ce mordant caricaturiste!»—Pourquoi non? Est-ce à dire que l'esprit et le cœur ne peuvent cheminer de compagnie parmi nous? Faut-il que les joyeusetés d'une verve malicieuse ne germent que dans un cœur desséché, et d'autre part, tous ceux qui n'ont pas d'esprit et n'en auront jamais, au contraire, sont-ils nécessairement pétris de la sensibilité la

plus exquise ? Poser cette question, c'est la résoudre, je pense, et d'ailleurs, en poursuivant cette étude intéressante, j'espère rencontrer sous ma plume quelques traits de la vie du peintre assez caractéristiques pour témoigner combien, en détestant la sensiblerie, le sentimental, Töpffer conserva toujours ce noble apanage des natures supérieures : la plus vraie sensibilité.

Ici je me garde de répéter cette anecdote que chacun sait, au sujet du concours ouvert par le gouvernement français, et relatif au *Rétablissement du culte*. On a dit avant moi comment cette composition simple et vraie de notre compatriote remporta le prix décerné à Paris, de préférence à d'autres œuvres bien plus capitales, bien plus dans le goût détestable de leur époque, pompeuses d'allégories, ingénieuses d'allusions, riches d'emblèmes, et dans lesquelles « tout l'Olympe jouait sa partie, » nous disait à cette occasion Diday, ce disciple aimé du vieux Töpffer, aujourd'hui lui-même glorieux vétéran de notre école. Mais la toile dont je viens de parler n'est qu'une réplique de cette œuvre première, et malheureusement une réplique tardivement terminée, car si l'influence heureuse du classique pèlerinage de Töpffer s'y découvre, d'autre part, les lourdeurs de pinceau du vieillard, la vulgarité de certaines parties, montrent tristement ce que je faisais remarquer au commencement de cette monographie, quelle déchéance fatale l'âge amène inévitablement dans ces longues et laborieuses carrières.

Très-heureusement pour sa gloire et pour notre jouissance, Töpffer nous montre ici d'autres œuvres, complètes, sans retouches, sans repentir, où la pensée du peintre est rendue d'un seul jet sur la toile, avec cette verdeur, cette assurance qui signalent, avons-nous dit, sa plus brillante époque. Le *Paysage d'hiver*, *effet de neige*, appartenant à M. Eynard, est daté de 1813, et « cette perle du salon, » comme ont dit les connaisseurs, me paraît remarquablement empreinte de ces différents caractères.

---

Une maison de ferme, comme on en trouve encore en Savoie à quelques lieues de notre frontière, occupe la gauche de cette intéressante scène. Les voussoirs des croisées indiquent la vétusté de cette demeure deux fois centenaire, et nous voici bien dans un de ces cantons reculés, perdus loin des villes, et que le ciel gris, la neige silencieuse enferment tristement, comme si, pour cette agreste contrée, le printemps était disparu sans retour. Trois hommes sont groupés au premier plan, auprès d'un traîneau dételé; près d'eux un chien qui grelotte, accroupi sur la neige; à notre droite des villageoises occupent les alentours glacés de la fontaine, tandis qu'au second plan un manant appuyé sur la croupe de sa cavale attend le fer que travaillent pour lui les forgerons du village. Plus loin s'avance un couple villageois admirablement peint dans le ton local de la scène, et par delà s'étalent encore des forêts dépouillées, grisâtres, où la route solitaire va se perdre dans le brouillard.

L'impression poétique de l'hiver, de la nature glacée, morne, silencieuse où l'homme, attristé de ce qui l'environne, écoute le bruit sourd de ses pas, l'écho de sa voix éteinte, ces choses que chacun sent profondément, que nul ne peut exprimer, sont là rendues avec une puissance que les plus habiles en ce genre ont égalée peut-être quelquefois, mais à coup sûr n'ont jamais dépassée.

Ici, point de convention, — même la plus légère, — pas la moindre dissonnance, magnifique harmonie, couleur fine, grand effet, beaucoup de verve, et cette aisance de pinceau si rare, même pour les grands maîtres, en sorte que certaines de leurs œuvres, analogues à celle dont je parle, ont un attrait particulier complétement en dehors de leurs qualités ordinaires. Le langage d'atelier vient heureusement à mon aide pour bien résumer ma pensée. « Tableau réussi ! » disent ici les peintres.

Je passe sous silence deux *Effets de neige* fort beaux l'un et l'autre dans plusieurs parties, mais nullement complets, encore moins irréprochables, en sorte que, malgré moi, je serais peu

endurant, je le pressens, à la vue de certaines défectuosités apparentes. Oui, c'est ici l'inconvénient, le grand inconvénient des chefs-d'œuvre, et je le signale tout d'abord aux peintres médiocres, afin qu'ils s'en abstiennent sagement, et que de bonne heure ils y renoncent. Le chef-d'œuvre accapare l'enthousiasme et garde pour lui seul l'admiration communicative, de façon qu'après sa contemplation ravissante, l'amateur passe, froid, sévère, presque injuste, à considérer d'autres peintures, non sans grand mérite peut-être. Heureusement, ils sont très-rares, les chefs-d'œuvre. Eh! combien cette vérité consolante que je rencontre va réconforter les affligés, rassurer les craintifs et satisfaire tout le monde! — Je poursuis. Trois *Études* peintes par Töpffer me semblent d'une exécution contemporaine, toutes trois représentent de jeunes villageoises, et la largeur du faire, la souplesse du pinceau, la finesse du ton sont autant d'indices à l'appui de cette hypothèse. La fillette au chapeau de paille est d'un dessin médiocre peut-être; la petite marchande de légumes, au contraire, est supérieure de fraîcheur et d'éclat. Mais ces derniers mots appellent notre attention devant une œuvre capitale où ces brillantes qualités sont développées avec une richesse de couleur incomparable. Il s'agit de *la Bohémienne*, cette toile appartenant autrefois au syndic Masbou, aujourd'hui à M. Pictet-de la Rive.

---

Les figures de cette composition, que je vais analyser, sont beaucoup plus considérables qu'aucune de celles que nous avons précédemment remarquées, et l'extrême recherche du faire, qui touche parfois ici au fini le plus précieux, montre quelle importance le peintre attachait à son œuvre.

Sous de beaux arbres élégamment groupés au bord de notre lac de Genève, et, pensé-je, auprès des dernières chaumières de Saint-Gingolph en Chablais, de jeunes paysannes sont ras-

semblées autour d'une aventurière devineresse qui leur fait connaître le destin de l'une d'elles. La ruse expressive de cette tête diabolique de vieille Bohême, le sourire inquiet, s'efforçant de paraître incrédule, de cette belle et simple fille dont le sort à venir est dévoilé, les nuances variées de la crédulité, de l'étonnement, de la crainte, habilement retracées sur les séduisants visages de ces villageoises, toutes ces études psychologiques sont comprises et rendues savamment. Toutefois, ce n'est point là pour moi le plus intéressant de cette peinture, je le dis bien vite. Non... malgré la distinction dans la variété des costumes, malgré l'éclat, la richesse, la coquetterie et la conservation parfaite de cette œuvre chatoyante, je serais médiocrement séduit par cette peinture d'où la naïveté, ce grand charme de notre Töpffer, est absente, si je ne retrouvais dans cette jeune femme isolée, à la droite de la scène, des qualités de peinture du plus grand style, une largeur d'exécution que Berghem, dans son meilleur temps, n'eût pas désavouée, puis encore une force, une douceur, et je ne sais quelle grâce mélancolique dont le charme ne peut se rendre. Une figure de vieillard, paysan ou bohémien, je ne sais, dont le grand défaut est de manquer absolument de caractère, puis un maître Aliboron, magnifique de peinture, complètent cette scène très-variée, mais dont l'harmonie laisse malheureusement beaucoup à désirer.

Töpffer regrettait, m'a-t-on dit, d'avoir peint ces lointains à l'outremer lapis, dont le très grand inconvénient est de rester inaltérable, tandis que les autres couleurs sont plus ou moins modifiées par le temps ou même s'effacent et disparaissent. Ainsi ont dû faire, je pense, les jaunes de ces arbres de gauche d'un ton beaucoup trop froid aujourd'hui pour l'harmonie générale. Ainsi, probablement, quelques glacis ont aussi disparu de ces figures, dont plusieurs sont d'un coloris faux et blafard... Mais quand donc l'art et l'artiste seront-ils débarrassés de la matière? quand fouleront-ils ces misérables en-

traves de la pensée, ces infernales drogues, ces produits chimiques abominables, ces vernis, enduits, glacis, et tout ce bibelot du procédé dont ils sont les tremblants esclaves, tandis que ce tyran stupide, maître capricieux, inconnu malgré l'expérience, se joue bien souvent des plus saintes œuvres, compromet l'avenir, anéantit la gloire!...

Je tourne à la violence, je déclame... que vont penser de moi les gens paisibles!... que vont penser aussi les restaurateurs de tableaux? cherchons quelque chose de calme, quelque chose propre à nous faire oublier promptement ces misères...

---

Ce n'est point l'*Embarquement d'une noce*, malgré le magnifique second plan qui embellit ce rivage, malgré deux ou trois têtes de bateliers dignes des plus beaux flamands, chaudes de lumière, magiques de reflets, parfaites d'expression, ce n'est pas cette œuvre estimable, mais incomplète aussi, qui va longtemps retenir mes regards, devenus peu à peu exigeants et difficiles. Non, j'en ai suffisamment dit de cette époque féconde du talent que j'apprécie pour avoir fait connaître les qualités et les défauts de notre grand peintre. Aucune description nouvelle, dans les œuvres analogues à celles que je viens de rappeler, ne rendrait désormais plus complète l'impression du lecteur, et le coup d'œil presque distrait que j'accorde en passant à ces deux *Fêtes villageoises*, compositions variées, naïves, charmantes l'une et l'autre d'entrain, de gaieté champêtre, de couleur locale, me dit assez ce que mon esprit cherche à son insu, et ce que d'autres avec moi chercheront aussi, je pense: une face nouvelle de ce talent fécond et multiple.

Qu'à cela ne tienne, Mesdames et Messieurs, nous dit obligeamment le peintre dont nous suivons la galerie, j'ai par ici deux toiles, des ébauches qu'ils ne m'ont pas laissé finir, je ne sais pourquoi. Peut-être vous trouverez par-là votre affaire.

Töpffer a raison : deux compositions s'offrent à nous, dont la valeur artistique est signalée par des qualités très-recherchées de la peinture moderne, — qualités que jusqu'ici le plus grand nombre des œuvres de notre compatriote nous ont paru posséder faiblement, comme si l'auteur, dirai-je, les jugeant secondaires, eût à plaisir négligé de les assimiler à sa peinture. On le voit, j'ai en vue *les Bateleurs de village* et *les Chanteurs de complainte*, rien que deux simples esquisses peintes et pas davantage. Quant aux qualités dont je parle, le connaisseur les aura bientôt désignées. Il s'agit de l'ensemble, des rapports de ton, des valeurs, en un seul mot, qui dit tout, de l'harmonie.

Les admirateurs de l'école hollandaise, les disciples ardents de la peinture française moderne, les connaisseurs et ceux qui n'y connaissent rien, tout le monde est ici d'accord, et c'est plaisir de se rencontrer devant une toile que chacun se plaît à trouver excellente. Je dis « une, » car tout bien considéré, malgré la grande analogie de ces deux peintures, je juge *les Chanteurs ambulants* inférieurs de composition, entachés surtout par la variété fâcheuse des lointains, de « ce décousu, » l'éternel reproche que j'adresse à notre peintre. Ce jugement sévère, — trop sévère, me diront bien des gens, me permet d'être franchement, passionnément l'appréciateur de ces *Bateleurs de village*, et j'attire maintenant l'attention du lecteur sur cette esquisse merveilleuse.

Polichinelle et le commissaire ont fait invasion sur la place devant l'église, les femmes et les enfants du village sont assemblés autour du vieux théâtre forain garni des oripeaux fanés que vous savez, et toutes ces figures ravies, émerveillées, muettes d'extase devant cette misérable caisse délabrée, expriment un succès plus flatteur, un triomphe plus réel que jamais la salle Ventadour, ni Saint-Charles, ni la Scala n'en comptèrent dans leurs brillantes annales. Quand ce ne serait que l'épanouissement de ces innocentes physionomies, on aurait peine à quitter des yeux cette toile, la joie naïve nous y récrée, le contente-

ment de peu nous intéresse, heureux, pensez-vous, heureux les simples à qui si peu de chose suffit. Mais à cette touchante impression morale que fait naître cette scène champêtre vient se joindre une admiration pour l'œuvre que la peinture seule peut réclamer. Je veux essayer d'analyser de mon mieux cette belle part, qui revient ici à la science du peintre. Ceux qui vivent dans le monde des artistes savent tous quelle capricieuse maîtresse est la peinture, même pour celui qui ne rêve que d'elle, celui dont la vie entière lui fut dévouée, et qu'entre mille elle glorifie de ses plus divines faveurs. Le peintre, l'artiste ne sait jamais précisément ce qu'il va faire, et comment il veut procéder; la recherche du beau est par là toujours aventureuse. Mais si le dépit amoureux de notre homme, contrarié certains jours outre mesure, se trahit alors en reproches, en doutes fâcheux, en décourageantes pensées, gardons-nous de regretter avec lui cette incertitude des moyens dont il dispose. C'est là bien plutôt un merveilleux stimulant de son génie, un incessant mobile de ses qualités individuelles les plus précieuses, sollicitées de toutes parts pour venir en aide à sa pensée, qu'il ne peut rendre. Rien sans peine! rien sans peine! lui dit à toute heure l'aimable fée qui l'agace et se joue de sa poursuite passionnée. Et ceci est tellement vrai, que l'artiste qui ne cherche plus et, sottement content de ce qu'il possède, pense n'avoir plus qu'à se baisser et prendre pour moissonner la gloire, celui-là nous déplaît instantanément; le malheureux tombe dans la facture, la convention, les redites maniérées, et croyant atteindre au parfait du genre, il dégringole devant nous l'échelle avec autant de rapidité qu'il a peut-être eu de peine à la gravir. Montrez-nous un chef-d'œuvre, nous admirons. Montrez-nous trois, quatre, dix chefs-d'œuvre du même, tous obtenus par les mêmes qualités, les mêmes procédés de couleur, d'effet, de peinture, « les mêmes ficelles, » disent élégamment les rapins d'atelier, aussitôt l'admiration nous tourne le dos et s'éloigne. O surprise! certains qui étaient

venus de loin pour admirer, ont des bâillements qu'ils dissimulent, des pendiculations rentrées, voilà ce que c'est que « les produits de l'art.»

On m'objectera, je le prévois, que la peine n'est point un gage de succès en ce monde, qu'il est des talents souples et faciles, que la toile au sujet de laquelle je déblatère est précisément des plus remarquables en ce genre, et que ma réflexion est à la fois douteuse et intempestive, de façon que j'eusse fait sagement de m'en abstenir.

Je prie le lecteur de considérer que c'est ici mon coup d'essai en esthétique, en sorte que dans cette route scabreuse, où le désir de bien faire est mon seul guide, il est permis de broncher, de se méprendre, de se fourvoyer même, pourvu qu'on en revienne. Toutefois, cette réserve bien établie, je maintiens audacieusement mon dire au sujet des incertitudes du génie, et je prétends prouver l'opportunité de cette pensée en face de Polichinelle en personne, ou même en présence du commissaire.

Il est vrai, la peine n'est point un gage de succès dans les arts, et soutenir le contraire serait stupide. J'ai parlé de stimulant, de mobile, pas davantage. Or, de rien on ne saurait rien obtenir, et les cendres éteintes les plus laborieusement remuées n'ont jamais vu naître la moindre étincelle du génie. Il est vrai, des talents souples et faciles se trouvent encore par le monde. Demandez-leur à quel prix, et si l'artiste s'exprime ici-bas comme chante le rossignol et l'alouette?... Ils vous diront quelle part l'étude, quelle part la verve, le caprice, l'effort conquérant d'une volonté suprême revendiquent dans ces œuvres faciles en apparence, peut-être, jamais uniformes, jamais monotones, et que l'individualité, l'âme, la pensée mettent à cent pieds au-dessus de ces toiles banales, où l'habileté déplorable du faire se joint à la fadeur la plus nauséabonde. Celles-là sont faciles, hélas, oui, et ennuyeuses donc!

La fée, certaines fois, — ce sont les beaux jours de l'ar-

tiste, nous dit-on, — la fée prend pitié du pauvre diable qui l'implore, et lui ouvre enfin ses bras adorés, mais ses triomphes inattendus, outre qu'ils durent moins que les roses, sontd'une rareté qui tient du phénomène. Qu'on me rende justice maintenant! l'opportunité va frapper les plus incrédules; je vais dire pourquoi cette toile charmante n'a jamais été terminée.

François Duval, cet amateur distingué, ce profond connaisseur que les arts ne remplaceront pas chez nous, se trouvant un jour chez Töpffer, son beau-père, et considérant à loisir cette toile fraîchement ébauchée, reconnut bien vite, à d'infaillibles indices, que la fée avait ce jour-là visité l'heureux peintre. Se doutant aussi qu'elle était partie, il mit en homme prudent le chef-d'œuvre sous le bras gauche, et s'en fut de la sorte le placer à l'abri des atteintes de l'auteur. Heureux, trois fois heureux, l'artiste qu'une main tutélaire vient arrêter à point nommé certain jour devant son œuvre que, pour vouloir parfaire, il va détruire!

Je dirais donc ce que chacun comprend à merveille, si j'expliquais ici pourquoi cette œuvre d'art est complète, précisément parce que la peinture en est inachevée. La grâce naïve, l'esprit bonhomme, l'inspiration, la chaude harmonie, ces beautés capricieuses accourues docilement à la voix de la fée, ce jour-là eussent-elles guidé la main du peintre jusqu'à l'achèvement de son œuvre?... Il est permis de le mettre en doute, et pour ma part je suis parfaitement heureux que Töpffer n'ait jamais terminé cette toile.

---

L'équité m'oblige à garder quelque portion de cet éloge, mieux senti qu'exprimé, des esquisses excellemment inachevées, à l'occasion d'une petite toile fort remarquée des artistes au salon encore plus que des amateurs de la peinture. *La Garde nationale* offre, en effet, des qualités de lumière et de couleur qui

séduiront toujours les uns et les autres, mais la fantaisie spirituelle, la peinture de pochade occupe peut-être ici une place plus importante. A ce titre, je comprends ce succès d'atelier, sans que ma sympathie lui soit pour cela complétement acquise. Une réussite plus sérieuse me semble caractériser *les Bateleurs de village*.

Bien que le sujet de *la Garde nationale* ait éveillé souvent la verve moqueuse de notre peintre, *la Parade*, que j'aperçois ici, est loin d'offrir à mes regards des mérites aussi incontestables. Tableau amusant, dirai-je, étude excellente de physionomie, mais couleur plus que médiocre, nulle recherche de l'unité, et conséquemment à peine l'œuvre d'art peut-elle être constatée. Töpffer, m'a-t-on dit, faisait lui-même moins de cas encore de cette œuvre, qu'on retrouva certain jour recouverte par sa main sévère d'une belle couche de préparation à la colle. Peut-être le curieux essai qu'on découvre ici dans le faire, relativement aux figures, — traitées en frottis au second plan, en pâte au premier, — caractérise-t-il nettement la partie la plus intéressante de cette peinture. Quoi qu'il en soit, une petite toile bien autrement importante va maintenant occuper exclusivement notre attention. Voici le *Four de Doing*, et devant cette simple étude peinte on ne compte pas à la douzaine les œuvres d'atelier qui se tiendraient en ligne.

J'ai un faible pour le travail du peintre devant la nature. — Est-ce pour avoir éprouvé moi-même l'inappréciable jouissance qu'il ressent alors?... peut-être. En effet, si par le plus infime talent, on peut ici juger du plus illustre, j'ose l'avouer sans crainte d'une présomption vaniteuse bien éloignée de ma pensée, tandis que l'œuvre d'atelier sortie de mes mains inhabiles ne m'a jamais satisfait, et cela moins que personne, je pense, — j'ai dix fois, cent fois éprouvé le plus vrai, le plus intime contentement d'une chétive étude d'après nature, consciencieusement suivie, sous les auspices de ce grand maître. C'est qu'une fois débarrassé des incertitudes de l'école, des

flottantes doctrines, des théories contestées, l'artiste est enivré d'une telle verve en présence de ces trésors éblouissants que pour un seul la nature étale, que nécessairement un reflet de ces beautés doit se retrouver sur sa toile. Peu ou beaucoup, l'ouvrier fera sa moisson, le temps presse il est vrai, les forts mettent en grange, entassant gerbe sur gerbe avec ardeur, il n'importe ! les faibles aussi glaneront de bon courage et le moindre fêtu dans ce champ magnifique, c'est le progrès, c'est la conquête ! Non, je ne saurais comprendre ici la froide modestie, et je vous adjure, mes confrères les paysagistes, et vous les jeunes débutants encore plus que les autres, répondez ! Lequel de vous, pliant son modeste bagage de campagne, et quittant les bois déserts pour son chétif repas du soir, son misérable gîte de village, lequel de vous n'a pas jeté sur son étude enfin terminée ce naïf regard de parfait contentement dont les sots peuvent seuls sourire ? Et maintenant, si j'ai conduit victorieusement le lecteur à reconnaître en ce point la vérité de mon dire, il va bien comprendre, je l'espère, pourquoi ce petit paysage, que je voudrais mettre sous ses yeux, apparaît tout rayonnant d'un charme auquel la peinture d'atelier, fût-elle dix fois chef-d'œuvre, ne peut aucunement prétendre.

Une masure savoyarde, enfouie sous la fraîche verdure des noyers, perdue dans les bois, envahie jusque sur le seuil par les plantureux gazons de la prairie, est le seul motif de cette délicieuse toile. Dirai-je qu'un rayon de soleil, doux et charmant, vient se jouer sur ces murailles délabrées, sur ces figures campagnardes assises au seuil de leur chaumière ?.... à quoi bon ! C'est bien d'autre chose que je veux entretenir le lecteur ! Il s'agit tout simplement de l'impression morale que fait naître pour chacun ce paysage. Qu'ai-je donc à faire d'analyse, de littérature descriptive !... l'inanité de ces misérables ressources n'est que trop démontrée pour nous une fois en présence de cet insaisissable protée : la Rêverie, char-

mante fugitive, qu'un rien attire, qu'un rien fait évanouir. Courage toutefois! je suis décidé à ne pas quitter des yeux cette toile que je ne sache à peu près pourquoi je trouve à la contempler un plaisir différent de tout autre.

Il me semble, hasarderai-je, que le calme parfait de cet asile champêtre est ici tellement en harmonie avec le calme, la naïveté parfaite aussi de la peinture, que le signe visible du beau se trouve en complète analogie avec l'impression que ce beau lui-même a fait naître. — Oui, je sais gré au pinceau d'un peintre habile, savant, expérimenté, de n'être ici ni savant, ni expérimenté, encore moins habile. Je lui sais gré d'être au contraire tempéré d'effet, aimable de timide réserve, souple, frais et naïf comme cette agreste nature qu'il veut nous rendre, consciencieux surtout et fervent disciple de celle qui se cache loin des villes et dont la voix se fait entendre à l'artiste seul dans ces tranquilles solitudes. La poésie cachée déborde ici. Eh! qui pourrait la méconnaître? Seulement, celui qui se plairait à croire que ce sont là des choses vulgaires en peinture et que l'artiste fixe sur la toile quand il veut, comme il veut et du fond de son atelier, me paraîtrait imbu d'illusions qu'un esprit ingénu, un cœur innocent et candide peut seul nourrir encore. Pour moi, l'influence immédiate de la nature sur l'artiste, c'est cela seulement qu'il m'importait de bien constater.

---

On a beaucoup parlé de réalisme ces dernières années, et dans le pays spirituel où tout est mode, le mot fut d'emblée trouvé délicieux par les connaisseurs, charmant d'élasticité, commode en toute occasion et d'un porter léger et agréable. Quelques-uns s'en servirent, s'en servent encore, ils ont du succès dans les arts, dans la littérature, la presse périodique, et le peuple né malin qui créa le vaudeville s'entend répéter à toute heure ce que c'est que le réa-

lisme, pourquoi il y a des réalistes, et ce qu'ils veulent et ce qu'ils prétendent et ce qu'ils rêvent.... Je ne sais pourquoi je ne hasarderais pas aussi mon mot en cette affaire, le pis qui puisse arriver pour moi, pensé-je, c'est que personne ne s'en mette en peine. Mais tant d'autres écrivains ont éprouvé cette déception fâcheuse que je suis disposé à m'en consoler en cas semblable. Oui, je garderai pour moi seul ma théorie incomprise et je l'utiliserai pour mon usage... et je m'en ferai du bien! Cela dit, je me recueille, les définitions pour être tant soit peu intelligibles sont dans l'ordre intellectuel et pour moi surtout qui n'y entends rien, ce que je connais de plus difficile à apprivoiser, de plus périlleux à vaincre, de plus hérissé, de plus.... autant, dirai-je, autant tenir le loup par les oreilles. Toutefois essayons ici de la bravoure, j'attaque le monstre à yeux fermés : « Audaces fortuna juvat, » me crient les petits écoliers de sixième sur la foi douteuse de leur grammaire.

L'art, c'est l'impression poétique et tout individuelle de l'artiste transmise à la foule au moyen du vrai.

Le réalisme, c'est la part plus ou moins grande de ce vrai lui-même considéré comme le signe de cette manifestation.

L'idéalisme c'est la part exclusive de la pensée artistique dégagée de toute préoccupation de la vérité matérielle.

On le voit : l'union intime de ces deux éléments d'une proposition que je décompose pour la faire mieux comprendre, constitue le seul domaine dans lequel l'art puisse se mouvoir. Le réalisme absolu, soit la réalité matérielle absolument rendue, m'intéresse autant que les chefs-d'œuvre de la photographie, et Dieu sait le cas particulier que j'en fais; d'autre part, l'impression poétique de l'artiste soutiendra sans doute et pour un temps l'œuvre de son génie, l'esprit, le sentiment, l'intelligence brilleront toujours sur sa toile, mais, hélas! faute de l'étude matérielle du vrai, l'impression poétique est insuffisante, et le malheureux ne tarde pas à le reconnaître. Ainsi, d'une part, le stupide matérialisme, de l'autre, la fantaisie dévergondée; tels

sont les deux périlleux écueils entre lesquels il doit tenter sa course victorieuse. Quelques-uns l'ont fait autrefois, nous le savons, quelques vrais artistes le font encore, et d'autres viendront à leur tour, je l'espère. Mais combien d'épaves autour de ces récifs battus par la tourmente! que de voiles conduites par l'espérance et qui maintenant ont sombré loin du port! En attendant et tandis que, sous prétexte de réalisme, certains se préoccupent exclusivement de la matière, observent curieusement les pavés, se délectent aux moellons, j'en sais d'autres qui peignent avec le coude. C'est « ferveur d'idéalisme, disent ceux-ci, impression poétique ineffable, divine insouciance de la matière.» Le public n'y comprend rien, moi non plus; « preuve de génie réaliste,» disent les premiers... « d'inspiration idéale,» font les seconds. En attendant qu'ils soient d'accord, les amateurs désappointés s'éloignent, le marchand se tient à distance..... Autre signe des temps: la corruption du goût public, infaillible précurseur d'une régénération toute prochaine!

Quelqu'un va-t-il s'enquérir maintenant pourquoi, à l'occasion du *Four de Doing*, je tente cette épineuse définition des deux qualités essentielles, mais sagement pondérées, nécessaires à toute œuvre d'art? Je prendrais une assez méchante opinion de ce curieux irréfléchi, je le déclare. En effet, il me faudrait croire que j'ai été inhabile à lui faire comprendre l'attrait exceptionnel de cette petite peinture, ce qui me répugne, ou bien que mon curieux est incapable de se reconnaître, ce qui ne m'agrée pas davantage. Non, j'aime à croire, au contraire, que je suis parfaitement compris de ceux qui jusqu'ici ont bien voulu me suivre. — L'impression poétique, l'amour du beau idéal admirablement alliés dans l'œuvre qui nous occupe à l'étude consciencieuse de la nature matérielle, à la parfaite observation des mille charmants détails qui la composent, la part plus ou moins importante qui revient à chacun d'eux dans cette harmonie, sont autant de signes évidents du seul réalisme que je puisse comprendre, du seul que

je veuille admettre. A ce titre j'ai trouvé ici la manifeste expression de ma pensée, une protestation éloquente des trivialités réjouissantes, des informes pochades qui, sous prétexte du vrai ou sous forme d'impressions poétiques, nous étalent chaque jour sous les yeux tant de vrais talents en bon chemin de se perdre. La mode peut quelque temps protéger ces déplorables tendances, comme elle fait aujourd'hui pour les ridicules chiffons qu'elle jettera demain loin d'elle avec dédain. Le vulgaire indifférent peut en rire, et c'est une justice à lui rendre qu'il ne s'en prive guère. L'amateur et l'artiste se détournent avec tristesse. « Que sera l'avenir, pensent-ils, si le culte du vrai, du simple et du beau est maintenant ainsi dépravé!.... »

Et vous jeunes peintres, mes amis, dirai-je encore, lorsque l'an prochain vous retournerez à vos études chéries dans nos campagnes, souvenez-vous devant cette immortelle nature, souvenez-vous de ce petit paysage : *le Four de Doing*. Pensez quelquefois au vieux Töpffer!

Je passe, sans plus me permettre aucune halte désormais, devant quantité de charmantes toiles qui toutes cependant mériteraient d'attirer mes regards : Le *Château de Tournay*, l'esquisse matinale du Mont-Blanc et celle du soir représentant un lointain semblable. Mais cette étude littéraire sur Töpffer le peintre n'est nullement un catalogue raisonné de son œuvre exposée, on le comprend. Les toiles éminentes dont j'ai parlé renferment, me semble-t-il, la caractéristique de ce talent remarquable, et c'est là seulement ce qui m'importe. Quant à le suivre dans le développement de ses œuvres, dans sa prodigieuse fécondité, j'y renonce absolument, ou plutôt je reconnais que ce ne fût jamais là ma pensée.

Une dernière face de cette individualité d'artiste demande

cependant ici une place d'autant plus nettement tracée que, pour bien des gens, chez nous, Töpffer, ce grand peintre, n'est connu que par ce côté, selon moi bien moins important, de son originale nature ; face presque frivole, dirai-je, après l'examen attentif des qualités sérieuses que nous venons de lui reconnaître. Je vais toutefois chercher à rendre compte de son œuvre de caricaturiste et de ses fantaisies sans nom, limite extrême de l'art fantastique, dont quelques-unes ont été également exposées.

Tout ce qui précède a dû, je suppose, préparer le lecteur à formuler lui-même cette pensée : Töpffer était, devait être irrésistiblement un grand caricaturiste. Celui qui peignit *la Noce villageoise* et *la Sortie du temple*, et ces fêtes patronales de nos campagnes et tant d'autres peintures de mœurs, finement rendues et d'une valeur sérieuse incontestable, cet homme devait à certains moments imprévus des autres et de lui-même franchir brusquement cette limite mal définie dont nous avons parlé, celle qui sépare l'observation spirituelle et moqueuse du vrai dans notre pauvre monde, de ce vrai lui-même plus ou moins travesti par l'exagération de cet esprit, de cette moquerie que, avant toute chose, nous avons dû reconnaître à sa peinture. Je ne prétends donc émerveiller personne en rappelant ce fait moral que chacun pressent et que nul ne conteste ; mais ici mon embarras devient grand, car c'est précisément à chercher ma route sur cette limite confuse du vrai que je prévois rencontrer le plus de peine. Essayons-le cependant, une petite toile qui se présente tout d'abord à nous : *l'Affiche* me servira d'excuse si je me fourvoie. Elle fera comprendre mieux que les paroles quelle singulière difficulté se rencontre quand on veut définir la caricature.

Ce mot, d'origine italienne, et synonyme à sa naissance de l'expression française « la charge, » ne veut plus exprimer aujourd'hui la même pensée. La caricature, sous le crayon d'Hogarth, n'offre rien dans son excentricité la plus

réjouissante dont la vérité matérielle soit bien choquée. La charge, au contraire, très-fine et très-spirituelle aussi certaines fois, très-vraie moralement, dirai-je, n'a que faire de la vérité matérielle, et le gamin satisfait de son œuvre d'art qu'il charbonne audacieusement contre nos murailles, le sait, je pense, mieux que tout autre. Enfin, la caricature, en nous présentant sous un côté drolatique les imperfections de notre humanité, aborde un champ d'observations philosophiques quil malgré le peu d'importance relative de ces productions considérées comme œuvres d'art, peut les placer toutefois au premier rang parmi celles dont cet art se glorifie. La charge ne saurait en aucune manière prétendre à de tels succès, et son infériorité est ici bien constatée. Il y a plus, certains hommes d'esprit sont venus, qui ont débarrassé la caricature du seul point de ressemblance qu'elle eut encore avec la charge. — Je cite Gavarni, cet observateur admirable de la société moderne. La pensée plaisante et philosophique est exprimée en quelques mots en dehors de l'œuvre graphique, dont l'élégance d'un crayon facile fait alors le véritable charme, chose excellente en soi, mais ici nullement indispensable. Je proteste toutefois, en admirant Gavarni, contre cette déviation très-importante de la caricature. Je demande absolument à ce genre que la pensée philosophique, l'étude morale de nos travers, soit complétement exprimée dans l'œuvre graphique, et j'exige qu'il me fasse rire d'emblée, malgré moi, rien qu'en me montrant son œuvre. Si je ris plus tard et parce que je suis lettré, je reconnaîtrai bien toujours un homme d'esprit, un grand philosophe, un moraliste profond, peut-être, mais un caricaturiste dans la véritable et complète acception du mot je le nie, et les illettrés le nieront, je crois, bien davantage.

Töpffer est caricaturiste, avons-nous dit — ce mot dans ma pensée devient un éloge — mais ce n'est point dire que pour cela il dédaigne la charge, loin de là ! et, comme Grandville, il se complaît certains jours dans la fantaisie la plus folle. Petite

débauche d'un grand talent, dirai-je à ce sujet, mais actuellement c'est de *l'Affiche* que je suis en quête.

J'ai sous les yeux cette scène de coin de rue qui se renouvelle chaque jour dans nos villes, et surtout dans cette ère de commotion politique, un des tristes apanages de la vie présente. Une affiche, une proclamation gouvernementale vient d'être placardée sur la muraille, et tous les badauds accourus à cette bonne fortune sont là, entassés, cou tendu, l'œil fiévreux, la bouche entr'ouverte. Quand ceux-là seront éloignés, d'autres viendront, jusqu'à ce que la chose soit défraîchie, oubliée, puis remplacée par une autre toute piquante de séduisante nouveauté.... Jusqu'ici point de caricature, c'est tableau de mœurs, direz-vous, cette toile.

Oui, mais si maintenant nous observons plus attentivement l'interprétation de cette véridique scène, voici que la gaîté du peintre, reconnaîtrons-nous, s'est donné sa part malicieuse. Le comique ne tient plus à la scène, il tient à l'expression de chaque figure, aux différentes nuances de la curiosité, de la satisfaction, de l'approbation, de l'étonnement observés d'une certaine manière. Exemple : ce courtaud de boutique qui reste là planté sur ses jambes, et oublie pour l'affiche de porter à destination sa marchandise, il est courtaud de nature et je le vois bien, mais courtaud drolatique aussi, courtaud compris autrement qu'un autre. Ici je signale la caricature. Toutefois, je m'empresse de le dire, le soin frivole de classer dans tel ou tel ordre de conceptions morales, cette amusante composition ne m'occupe en aucune sorte. L'intervention ici fort délicate du grotesque dans l'étude du vrai et conséquemment l'existence du vrai allié certaines fois au grotesque le plus fou, c'est là pour moi ce qu'il faut avant tout reconnaître dans la caricature. — Si, d'une part, ce phénomène au sujet duquel j'insiste, assure la complète indépendance de la fantaisie, de l'autre, il l'élève dans notre esprit de toute la hauteur d'une excellente étude morale. En ce sens les qualités intellectuelles,

les dons de nature que sous-entend le talent du caricaturiste, sont hors de ligne et rendent ce talent lui-même des plus rares. Malheureusement ! diront peut-être, en pensant avec regret à cette mine féconde mal exploitée, ceux que l'intérêt de l'art préoccupe en cette question. Heureusement, très-heureusement ! diront à leur tour ceux que préoccupe tout simplement leur intérêt individuel ici-bas, les médiocres, les vaniteux, les sots, les craintifs, ceux qui ne dorment plus, songeant au filon redoutable, songeant surtout à celui qui l'exploite, on pourrait l'exploiter « l'aiguillon de la guêpe, on n'en meurt pas, disent-ils, mais le crayon de cet enfant terrible de l'art !... c'est cela qui est intolérable. » Aussi devant cette réprobation du plus grand nombre, j'en viens également à ne point trop regretter l'indigence des œuvres supérieures en ce genre. Toutefois, on le comprend, la valeur artistique de celles que je rencontre, bien loin d'en être affaiblie le moins du monde, n'en sera pour moi que plus assurée.

Un exemple bien plus saisissant du grotesque et du vrai se rencontre ici, merveilleusement confondus l'un et l'autre sous le pinceau du peintre. C'est l'*Escargot*. Un escargot à tête humaine complimente, en lui serrant la main, un oison fraîchement décoré, accompagnant madame son épouse. Cette explication, je pense, suffit à faire apprécier la fantaisie, mais ce que des paroles sont moins habiles à bien rendre, c'est la part du vrai : La sottise présomptueuse, le contentement de soi-même, la jovialité assommante d'un richard imbécile qui rit de ses bons mots, et combien d'autres choses finement étudiées, admirablement rendues !...... la vanité qui se fait modeste, l'orgueil baissant les yeux, le ruban rouge que le sot vous étale en se donnant l'air de le dissimuler, et les grands airs féminins de cette autre volatile du beau monde !....

Quelle scène parfaite de la comédie humaine ! quel philosophe mordant, celui qui fit cette œuvre !

Quant à la part d'intérêt que peuvent revendiquer la peinture et l'exécution matérielle dans les compositions de ce genre, elle est faible et passe presque inaperçue. Aussi, tout en admirant ici, comme toujours, la finesse et l'esprit de la touche et de la couleur, je suis obligé d'avouer que, pour moi, cette perfection dans le travail n'ajoute pas la moindre valeur à l'impression que produit l'œuvre d'art. Trop heureux! dirai-je au peintre, si cette impression n'est pas diminuée par les soins minutieux que tu pris pour me la rendre plus sensible. Les appréciateurs du talent de Töpffer en ce genre reconnaîtront conséquemment que pour bien le juger il faut avoir fouillé dans les volumineux portefeuilles que sa famille et ses amis possèdent encore, il faut avoir passé en revue ces innombrables et folles esquisses, ces lavis dont la réussite complète le dispute à l'aisance enjouée d'une verve que rien n'arrête. Là seulement on juge Töpffer, le grand caricaturiste, cette originale, féconde et satirique nature. Aussi les œuvres de ce genre exposées dans sa galerie ont-elles été pour moi l'occasion incidente et non la cause de cette dernière appréciation de sa peinture.

J'avais projeté en commençant cette monographie de montrer la décadence du talent, cette misère qui suit les pas du vieil artiste vers la tombe. J'y renonce; mon travail en sera moins complet peut-être, mais il n'importe, et le respect pour les cheveux blancs, la vue de tant de chefs-d'œuvre qui m'entourent, l'admiration que je ressens pour ce talent lui-même, m'interdisent cette pénible recherche, cette futile investigation. Je veux au contraire, avant de quitter le salon de Töpffer, jeter un coup d'œil d'adieu sur l'œuvre dernière qui signale encore ses qualités les plus brillantes.

Un des *Effets de neige*, que le tableau appartenant à M. Eynard écrase, avons-nous dit, d'une incontestable supériorité, est signé de l'année 1845. La finesse de la couleur, le faire naïf, l'étude, et par-dessus tout, cette impression de nature

dont j'ai rappelé si souvent l'importance, se retrouvent sur cette toile. Dernières lueurs du couchant, rayons du soir, que vos charmes fugitifs m'inspirent de mélancolie.... Töpffer comptait alors soixante-dix-neuf ans, les infirmités, la faiblesse, la nature épuisée allaient peu après et pour toujours faire défaillir sa main puissante.

---

Esquissons maintenant en quelques lignes les impressions d'ensemble que j'emporte en me séparant ici du peintre et de son œuvre.

L'individualité d'un talent complétement original et qui déroute par cela seul les recherches de l'observateur toujours disposé à assimiler, à chercher des analogies, cette individualité précieuse est avant tout, le trait saillant de cette remarquable physionomie. Les qualités morales d'un profond observateur de la nature et de l'humanité, l'esprit, la finesse de perception, l'intelligence de l'art et des moyens dont il dispose, indices précieux d'un talent de compositeur de premier ordre sont ensuite ce que Töpffer me semble posséder à un haut degré. Mais ces dons innés qui font ici le grand paysagiste, le peintre de mœurs inimitable, ne constituent nullement à mes yeux la part la plus heureuse de ce talent, ni l'attrait tout particulier que je lui trouve. D'autres qualités qu'il est bien plus rare de rencontrer réunies provoquent chez moi cette impression dont je cherche la cause. La naïveté jointe à l'esprit, l'étude consciencieuse, avant d'être habile, l'incessante et passionnée recherche de la nature, que rien n'arrête, ni la fécondité, ni le succès, tels sont les principaux caractères de ce talent, les causes de sa célébrité durable et croissante, le prestige enfin de sa séduisante peinture.

Quant aux défauts qui déparent très-diversement l'œuvre du peintre, j'ai signalé le peu de souci de l'ensemble et de l'effet, la grande affaire des habiles aujourd'hui, puis le manque

d'harmonie qui n'est le plus souvent qu'une conséquence inévitable de ce singulier oubli. Je dirais encore, si l'on y tient, ces incroyables distractions d'un compositeur de cette force, ces fautes qu'un enfant ne laisserait passer inaperçues.— C'est ainsi que, dans l'*Embarquement d'une noce*, une guirlande de bras arrondis traverse tout le tableau de la façon la plus ridicule; c'est encore ainsi que, dans *une Fête villageoise*, toutes les figures de femmes en premier plan sont profilées dans une pose semblable. Mais qu'est-ce que ces légers défauts auprès des qualités magnifiques que j'ai résumées!

Et si l'on m'objecte actuellement que ma sympathie pour l'œuvre de Töpffer tient peut-être non pas tant à l'admiration qu'un grand peintre m'inspire qu'à l'intérêt tout local que, pour moi, cette peinture éveille, au plaisir que j'éprouve à reconnaître une célébrité nationale ; à Dieu ne plaise que j'essaie de le nier! Il est vrai, répondrai-je aux sceptiques, mais la part de l'artiste est assez belle dans cette galerie que nous venons de suivre, assez belle, diront aussi tous ceux qui l'ont parcourue, pour que la part de notre affection nous soit laissée. — Et toi ! vieux maître genevois, Adam Töpffer, puisse ta mémoire se conserver parmi nous, toujours grande et toujours vénérée !

---

Il est d'usage, je ne l'ignore pas, d'écrire à peu près au rebours de la marche que j'ai suivie, une étude littéraire de cette nature. On parle de l'homme, on dit de sa vie privée ce qu'on sait; on arrange le reste. Ensuite on montre l'artiste et son œuvre; si l'on n'y connaît rien, on passe ici comme chat sur braise, on se tient dans les nuages, les considérations générales, et, pourvu que le lecteur soit persuadé que vous savez ce que vous voulez dire, il n'est pas nécessaire, on le sait,

qu'il vous entende, au contraire. — J'ai procédé différemment, j'en fais l'aveu, l'artiste m'occupait seul ici. La faute en est peut-être à cette exposition de son œuvre qui m'a fait négliger en me charmant ce que toutefois on aime tant et si généralement à connaître, la part de l'artiste dans l'humanité, cette part dans la vie commune que les grands talents ne peuvent éviter, et cela pas davantage que le plus obscur d'entre nous. Que furent leur jeunesse, leurs efforts, leurs déceptions, leurs succès?..... Ont-ils aimé comme nous, ont-ils goûté l'amitié, les joies et les devoirs de la famille; ou leur talent s'est-il développé loin du monde? leur cœur a-t-il connu la solitude?... Questions embarrassantes et dont je suis fort soucieux, car, au sujet de notre peintre, me voici maintenant presque mis en demeure d'y répondre. Je le tenterai cependant...... plus tard. Actuellement un nom aimé de tous me ramène pour la dernière fois dans cette salle de peinture.

Il s'agit des quelques petits tableaux faits par le fils du peintre, par cet écrivain de premier rang que notre Genève est fière d'avoir vu naître; mais ces œuvres sans prétention ne sont pour moi qu'un vestige de sa pensée artistique, un souvenir de l'homme distingué, et à ce titre elles me sont précieuses. Quant à leur valeur réelle, on pense bien que ce n'est pas après l'examen sérieux de l'œuvre d'un grand peintre que je suis disposé à m'y arrêter longtemps. Non! je le dis d'emblée, et je ne saurais comprendre ces bonnes gens qui, devant ces petites esquisses, s'appitoient charitablement sur une carrière artistique qui fut contrariée. Nous savons tous quel magnifique revanche le littérateur a prise ici sur le peintre, et d'ailleurs, littérature ou peinture, que m'importe! Le cœur, l'esprit, le génie, se font toujours entendre tôt ou tard, il le faut! et le langage qu'ils empruntent alors me devient indifférent dès l'instant qu'il m'est donné de comprendre cette manifestation sublime. Ainsi les compositions artistiques de l'auteur de *Nouvelles genevoises*, — pauvre malade s'efforçant, lorsqu'il s'y

livrait, de se distraire — ces esquisses où se retrouvent le goût, l'intelligence, le sentiment du compositeur et du poëte, c'est peinture d'un grand littérateur, dirai-je. Quant aux défauts, la timidité inséparable d'un pinceau novice, les réminiscences d'un de nos habiles peintres dont il fréquenta toujours l'atelier, ces choses fâcheuses, bien loin qu'elles me surprennent, je serais plutôt étonné de ne pas les rencontrer ici. D'ailleurs les qualités artistiques, héréditaires dans certaines heureuses familles, ce n'est pas dans cette galerie de son père que Töpffer fils peut les revendiquer, et ceux qui parleront de lui quelque jour, en retrouvant ses autographies charmantes, ses lavis à l'encre de Chine et ses nombreux dessins, le feront, je l'espère, assez comprendre.

Pour moi, au sujet de ces fort modestes toiles et du plaisir que les nombreux amis du peintre ont ressenti à les rencontrer ici, je constate, en posant la plume, ce fait moral dont l'existence m'est précieuse.

L'artiste ou l'homme de lettres, par l'intérêt seul que son œuvre nous inspire, par l'écho qu'il éveilla en nous, se fait à son insu des amis chaque jour, des amis perdus pour lui dans la foule, et qu'en associant à ses impressions morales, à ses joies, à ses tristesses, il s'est pour toujours attachés. Là est sa gloire, son trésor, le prix inestimable de son heureux talent dont la foule, qu'on dit ingrate, se plaît en toute occasion à retrouver les traces. Et maintenant que devant ces esquisses de Töpffer fils l'amateur novice, les lecteurs du grand écrivain le reconnaissent.

Genève, décembre 1857.

---

## II

La vie privée de cet artiste éminent, notre compatriote, dont précédemment j'ai rappelé les œuvres, m'occupera seule dans les pages qui vont suivre. Mais puis-je espérer qu'une aussi paisible et modeste carrière excite encore quelque intérêt? Je ne sais, et bien des gens seront désappointés sans doute. « Grand artiste, grande existence, disent-ils, et toute pleine d'émouvantes péripéties, de brillants désordres. » Que si celui dont on leur parle ne peut remplir ces conditions dramatiques, si sa vie tout entière fut simple, tranquille et bourgeoise comme celle du premier venu : « Réputation usurpée, sont-ils disposés à dire, le vrai talent a bien d'autres allures ! »

Maintenant, si l'on ajoute à ce préjugé que je rencontre ici, la réserve sévère qu'exigent un nom contemporain, une existence dont les témoins sont mes lecteurs peut-être, on sentira que ce n'est pas sans une inquiétude légitime que j'entreprends cette biographie. Essayons-le toutefois. L'intérêt littéraire peut se passer, à l'occasion, du romanesque; il subsiste au besoin en dehors des situations palpitantes, et pourquoi ne pas le dire? il s'attache, au contraire, certaines fois aux réalités les plus modestes de la vie habituelle. Puissent seulement les cœurs honnêtes, les esprits sensés auxquels je m'adresse, le reconnaître, ainsi que moi, en suivant ces pages.

Adam Töpffer naquit à Genève en 1766. Son père, un Allemand que l'embarras des richesses ne préoccupa jamais outre mesure, à ce qu'il paraît, « exerçait la profession de tailleur, » comme disent précieusement en pareil cas tous les discours d'académie.

Je ne sais, à ce propos, si mon impression est ici partagée, mais chaque fois que se présente pour moi dans la biographie d'un homme distingué une de ces modestes origines ouvrières, un intérêt de plus s'attache à mes yeux, au nom de celui que ses talents ont fait connaître. Ils sont réellement fils de leurs œuvres ceux pour qui la vie fut un champ de bataille, et qui, depuis le berceau, luttant avec la fortune adverse, conquirent pied à pied leur position honorable. Sans doute ceux qui, favorisés d'une aisance héréditaire, ne laissèrent pas s'éteindre au sein du bien-être ces précieuses facultés intellectuelles qu'ils reçurent en entrant dans la vie, ceux-là sont doublement estimables, et le passé de notre patrie a plus qu'un autre, je pense, le droit de constater ces glorieuses individualités. Mais cette réserve une fois établie, j'ai hâte de faire connaître franchement toute ma pensée. Le mérite personnel constituant à mes yeux la seule aristocratie admissible, la seule noblesse devant laquelle je m'incline avec respect et plaisir, j'aime à voir qu'elle se recrute dans tous les rangs que les caprices du sort créèrent en ce monde. Honneur à ces parvenus, dirai-je, et maintenant que mes sympathies sont nettement avouées, je puis en toute liberté rechercher les chétifs débuts de celui dont je rappelle ici la mémoire.

A dix-neuf ou vingt ans, Töpffer, ouvrier graveur de notre fabrique genevoise, quittait la maison paternelle, ainsi que d'autres jeunes gens, aussi légers d'espèces, désireux de ressources, et confiants dans l'avenir comme on l'est à cet âge. Je ne sais ce que devinrent à Paris ces fidèles compagnons des mauvais jours de notre peintre. Pour lui, nous dit l'histoire, il utilisa bien vite dans l'Athènes moderne son intelli-

gente nature, ses précieuses qualités d'artiste... à graver des boutons d'habit. On en portait d'énormes à cette époque, et l'importance de ce détail n'était pas mince pour les petits-maîtres. Il paraît que c'était alors un irrésistible moyen de séduction auprès d'un sexe plus faible, dont on captivait les regards avec ces petits miroirs d'acier, comme on le fait encore pour les alouettes. La mode passe malheureusement et les boutons restent. Mais bien qu'en France ces changements-là soient très-graves, des événements d'une importance autrement sérieuse allaient influencer tristement sur les modestes ressources de notre jeune graveur. La prise de la Bastille, ce premier coup de tonnerre, inaugurait la sombre épopée dont notre siècle tressaille encore. Comment Töpffer, notre compatriote inoffensif, complétement étranger à ces passions terribles qui de toutes parts se déchaînaient sur la France, se trouva-t-il ce jour-là jeté dans les flots orageux de la foule? Je ne saurais le dire, mais je puis assurer qu'il assista de très-près à cette sanglante journée, « de plus près qu'il n'eût voulu, » devrais-je dire, car ne pouvant absolument se dégager des rangs glorieux du populaire, il vit sous ses yeux la mitraille foudroyer les patriotes qui le pressaient de tous côtés, et marchaient à la mort avec lui pour renverser cet odieux monument de la tyrannie. Gémissant à part lui sur « l'entraînement déplorable de la foule, » il dut faire, j'imagine, de bien pénibles réflexions à travers la fusillade. Heureux quand il put enfin échapper à la gloire, en se précipitant sous une porte cochère. Inutile d'ajouter que Töpffer s'éloignait promptement de Paris après ce premier succès révolutionnaire. La gravure, on le devine, était alors aussi malade que la royauté, et force lui fut d'attendre, comme tant d'autres, que l'avenir amenât enfin de meilleurs jours.

Mais n'attend pas qui veut l'avenir, et bien des honnêtes gens en faisaient, à cette époque de misère, la cruelle expérience. Il faut, pour y réussir, des ressources matérielles que,

dans ces temps d'orage, les plus favorisés du sort ont vu parfois leur être brusquement enlevées. On comprend donc pourquoi notre jeune homme rentrait peu de temps après dans ce Paris révolté, dans lequel il devait, coûte que coûte, lui semblait-il, suivre son métier de graveur, et gagner son pain de chaque jour.

Je transcris maintenant, sans y rien changer, la curieuse lettre de son père, que je retrouve ici parmi celles qu'il nous a laissées.

Genève, 12 aoust 1791.

« Mon fils,

« Nous avon reçue da lettre du 10 aoust daté du 30 juliet (!) et parla nous avon vu que du de porte bien et que du et arrivé à Baris en ponne santé gras à Diex, pour ce qui nous regarte nous nous porton dout bien comcen du nous a quitté... » Ce comcen (comme quand), me fait douter sérieusement que le lecteur puisse suivre longtemps ces hardiesses littéraires d'un tailleur allemand que rien n'arrête. Je néglige donc la partie pittoresque de cette missive, pour attirer l'attention sérieuse de chacun sur l'excellent fond d'honnêtes pensées qu'elle renferme. « ...Tu nous marques sur ta lettre beaucoup de misère et une grande cherté dans Paris ; nous le croyons bien, mais quand on a l'ouvrage et la santé, l'on peut partout gagner sa nourriture et son entretien, si l'on a la vertu et l'amour pour le travail... Souviens-toi, mon fils, des morales que je t'ai prêchées si souvent pour ton bien, et tu me diras si je n'ai pas fait mon devoir en qualité de père... Continue toujours le chemin de la vertu et du travail. Enfin, mon fils, comme tu es encore jeune et sans expérience, je te recommande principalement de ne pas te livrer trop facilement dans des compagnies sans savoir avec qui, et c'est par cette bonne conduite que nous aurons le plaisir de te voir revenir dans ta patrie au bout de quelques années, avec du talent et la vertu.

Enfin, mon fils, encore un petit mot : tu marques sur ta lettre que la mienne soit un peu pesante à ton avantage, je fais encore un petit effort pour cette fois, dans l'espérance que tu feras un bon usage, et souviens-toi que je suis vieux et incommodé, et que les affaires ne vont plus comme autrefois. Je te recommande à la Providence, et je suis ton père,

« TÖPFFER. »

Ceux qui ne sont plus que cendres et poussière aujourd'hui, et dont ce frêle papier jauni que j'ai sous les yeux est le dernier vestige ici-bas, m'en voudraient-ils de faire connaître ainsi publiquement ces confidentielles et touchantes pensées ? Non, répondrai-je, car bien loin d'en médire, le lecteur, quel qu'il soit, se sentira gagné par ce naïf et vertueux langage. C'était un honnête ouvrier d'autrefois, ce vieux père, dira-t-il, ainsi que moi, en suivant ces lignes, et malgré son orthographe germaine, ses fabuleuses conjonctions, puissent ceux d'aujourd'hui en tracer, à l'occasion, de semblables !

« Le chemin de la vertu » conduisit tout droit, à ce qu'il paraît, le jeune graveur chez les libraires de la capitale, et plusieurs œuvres éditées à Paris en ce temps-là, entre autres les *Mille et une nuits*, sont en partie « illustrées, » comme nous disons ridiculement aujourd'hui, par la main novice de notre peintre.

La fortune, cependant, se montrait peu disposée à combler le débutant de ses faveurs, et, d'autre part, les camarades du Genevois n'étaient pas mieux auprès d'elle. Aussi les ressources les plus ingénieuses étaient-elles employées chaque matin par ces jeunes gens pour faire face à la situation présente. Hélas ! la société des Buveurs d'eau n'est pas de création récente, on le sait, et Mürger n'a rien rencontré de bien nouveau dans son récit fidèle. Est-ce que, — ainsi que d'autres, désespérés, vont se jeter à la rivière, — Töpffer se laissa gagner par ses camarades à fréquenter un atelier d'artiste, à

s'essayer à la peinture, à crayonner des académies? Je ne sais. Mais bien plutôt nous faut-il croire que le talent ne peut trop longtemps rester contenu, enfoui, et que lorsque son heure est venue, en dépit des circonstances les moins favorables à son libre développement, il faut qu'il surgisse, qu'il apparaisse, et cherche aussi la lumière et la vie. Mais comprend-on ce que devait être l'étude des beaux-arts à cette éqoque? Faire de la peinture... sous la Terreur! dans Babylone frappée de folie! quand chaque jour roulaient, dans cette fange immonde, les têtes les plus nobles, les plus intelligentes, et qu'une populace sans nom, ivre de sang, de misère, de blasphèmes, dansait en Grève la carmagnole autour de Celle que ma plume se refuse à jamais nommer!... Non, je ne peux sans effort, j'en fais l'aveu, m'habituer à cette étrange anomalie.

Cependant, les choses en vinrent à ce point d'horreur qu'il fallut absolument quitter la place, jeter la palette et les pinceaux, et s'enfuir au plus vite loin de ces murs frappés d'épouvante; mais le jeune homme avait goûté du fruit défendu, et malgré la privation, les temps difficiles, les peines sans nombre des premiers pas dans la carrière, désormais l'artiste genevois allait paraître.

De retour à Genève dans sa famille, Adam Töpffer se mariait peu après. Cela va faire sourire les gens d'aujourd'hui, et moi-même, j'ai peine aussi à m'en défendre. Eh! mon Dieu, oui... cela est ainsi. Malgré la gêne, l'inquiétude, l'avenir gros d'orages, on se mariait encore, en ce temps-là, dans la petite bourgeoisie, et plus volontiers qu'aujourd'hui, me faut-il dire. Les jeunes gens s'aimaient, se mettaient gaiement en ménage, partageant leur pénurie, contents de peu, de moins encore; confiants dans la jeunesse, la santé, l'honnêteté laborieuse, économe, ils gardaient à deux ce trésor, présent du ciel, cette fleur divine, inestimable, l'Espérance, sans laquelle la vie de l'homme n'est que misère.

Les nombreuses lettres de Töpffer à sa femme sont, dès ce

moment, les seuls guides qu'il nous faut consulter pour retrouver avec certitude la trace de ses pas dans la carrière.

La gravure au burin de certaines œuvres artistiques dont les épreuves sont aujourd'hui recherchées, la vente de ses premiers dessins, de ses timides essais de lavis à l'encre de Chine, quelques leçons peut-être, constituent, me semble-t-il, à cette époque, les ressources plus que modestes du jeune ménage de notre peintre. « J'aimerais assez savoir, écrit-il à sa compagne durant sa première course de paysagiste dans nos contrées, j'aimerais assez savoir quel est ce seigneur qui désirait des gravures. Tâche donc de l'apprendre. Les seigneurs sont rares à Genève, il me semble. »

Hélas! oui, ils étaient rares en 93! Plus rares chez nous que les tumultes, les prises d'armes, les coups de fusil, les cris de mort et tous ces sinistres incidents révolutionnaires. Pauvre artiste, quel délice ce devait être pour toi de t'enfuir certaines fois bien loin de ces misères, et, le portefeuille sous le bras, les crayons à la main, de fouler sous tes pas l'herbe nouvelle, de suivre les sentiers des bois séculaires, en admirant la verte feuillée, en respirant la paix profonde, l'air pur qu'ignorent ceux des villes! «...Si je pouvais transporter dans quelque solitude tous ceux que j'aime!.....» écrit-il un jour; puis autre part, sa plume enjouée adressant à sa jeune femme ses rêveries d'anachorète: «....Je voudrais rendre impénétrable aux humains tout le circuit de la forêt, y vivre... avec toi, cependant. Car il faut, pour être heureux, se garder d'être seul. »

Ce qui, joint au sentiment de l'art, fait un jour les grands peintres, les grands poëtes, les grands écrivains, l'amour naïf de la nature, l'ardent désir de l'étude, me paraît, dès ces orageuses années, s'être emparé complétement de l'esprit du jeune artiste. C'est à sa prodigieuse moisson de dessins d'après nature, tous pleins de conscience, de finesse et de simplicité, qu'il dut bientôt cette élégante souplesse de ses crayons

et de son pinceau, ce sentiment de nature qui embellit toutes ses œuvres, même les plus composées, et particulièrement le cachet, le style tout local de ces paysages et de ces champêtres figures qui, selon moi, feront toujours de Töpffer, et c'est là son grand mérite à mes yeux, on le sait, le peintre genevois par excellence. Oui, dans un temps où de toute part s'effacent et disparaissent l'esprit local, les tendances individuelles, ce n'est pas une qualité médiocre dans l'art que ce reflet de nationalité.

Quant aux sympathies naissantes de notre peintre pour la vie d'anachorète, j'engage le lecteur à ne pas s'en préoccuper trop fortement. Soit que les glands dans les forêts vaudoises lui parussent, cette année-là, de mauvaise qualité, soit toute autre cause naturelle, je ne trouve pas, dans les papiers de Töpffer, qu'il ait donné beaucoup de suite à ce projet austère.

C'est, au contraire, au milieu de la foule, c'est à Paris que nous allons de nouveau retrouver les pas du peintre.

Les artistes ont tous, dans la solitude, entendu cette voix attristée que fait entendre le Doute, lorsqu'il murmure dans nos cœurs incertains, parfois découragés. « Ai-je vraiment du talent? » s'est dit cent fois avec angoisse le plus grand artiste, et celui-là surtout. On sait de reste que les médiocres et les pires ne se sont jamais rien demandé de semblable, à moins que ce ne fût pour se répondre agréablement par l'affirmative. Ainsi donc, ce désir fiévreux de connaître enfin sa destinée, sa valeur personnelle, la part qu'il pouvait attendre dans le domaine de l'art, et le rang que lui assigneraient le public et ses confrères, ces inquiètes préoccupations que tout cœur d'artiste a pu connaître, dirigeaient les pas du peintre genevois, encore inconnu, vers la grande ville. Le désir de tenter la vente de ses œuvres, de se lier d'affaires à Paris dans le monde du marchand et de l'amateur, contribuait sans doute aussi à la décision de ce voyage aventureux; mais malgré l'im-

portance réelle de cette question de négoce pour celui dont les pinceaux étaient la seule ressource, combien on voit promptement que, pour l'artiste, elle était secondaire !

Paris, l'an XI de la République.

« A Madame Töpffer,

«...Nous avons demain chez Constantin[1] un dîner où les célèbres seront rassemblés; là je passerai par l'étamine; je le prévois, je le veux, et ça a toujours été mon projet; je serai critiqué, je m'y attends, mais j'en ferai mon profit; aussi ne manquerai-je pas de te dire le résultat de cette grande journée, qui décidera si j'ai quelques talents dans l'art que j'exerce. Le plus difficile en tout ceci sera de me défaire de mes dessins; j'en vois chez les marchands en quantité si prodigieuse, à si bon marché, et d'ailleurs si bien faits, que cela me fait peur, mais je suis très-décidé à retourner tout ce dont on ne m'offrira qu'un vil prix.

« Mes chers confrères ici sont aussi misérables que partout, ils se disputent quelques chétives proies russes ou allemandes, se défient, par misère, les uns des autres, et me croient un peintre « qui a de quoi, » parce qu'ils ont entendu dire qu'il y avait beaucoup d'Anglais à Genève. (!)

« Plus j'avance dans la connaissance des choses, plus je vois que je ferais une notable sottise de rester ici pour végéter au milieu de cet insupportable tourbillon avec moins d'agrément qu'à Genève. Si tu voyais la mine humble, presque suppliante, de quelques pauvres diables qui apportent à Constantin leurs ouvrages, tu serais émue d'une vraie pitié; je sais bien que les célèbres ne font pas cela, mais combien y en a-t-il?... trois ou quatre, et ce n'est guère.

« La grande journée est passée. Je sais maintenant à quoi m'en tenir sur mes talents, je me suis assez bien jugé moi-

[1] Marchand de tableaux de l'époque.

même avant de partir, paraît-il. Du reste, le résultat n'est point trop mauvais, et je suis assez content de la place qu'on m'a assignée. On m'a fait faire la connaissance d'un homme qui a peut-être plus de génie et d'énergie pittoresque que tous les peintres qui sont ici, c'est Vernet, grand homme suivant moi et bien d'autres. J'ai vu chez lui des caricatures charmantes; il connaît les miennes, et nous nous sommes fait des compliments réciproques sur notre malice. J'ai vu aussi M. Denon[1], qui m'a très-bien reçu, et me connaît de réputation, m'a-t-il dit. »

On le voit: notre compatriote était déjà en bien meilleure position qu'il ne l'avait espéré parmi les artistes de la capitale. Mais, malgré cela, l'idée de profiter, en se fixant à Paris, de cet avantage, l'avait de bonne heure complétement abandonné.

« Il me faudrait, dit-il, lutter ici avec une réputation naissante contre des réputations établies. Il faudrait ensuite combattre chaque artiste en particulier, qui croit toujours qu'on vient ici pour lui dérober quelques occupations. Je les ai trouvés tous défiants, se craignant les uns les autres, usant de cette politesse froide, insignifiante, que l'on met à la place de la cordialité. En un mot, ils vivent ici comme on dit qu'ils le font en Italie. On ne peut, lorsqu'on les approche, en tirer que des éloges, qui prouvent incontestablement le peu d'intérêt qu'ils prennent aux gens qui se présentent. C'est là non-seulement le résultat de mes observations personnelles, mais ce qui m'a été dit par des gens qui les connaissent très-bien. »

C'est ainsi que ce profond observateur que nous savons avait, à première vue, jugé la société des artistes à Paris, et que ceux d'aujourd'hui nous disent si les choses ont, depuis ce temps-là, beaucoup changé!

Mais le moment est venu de faire connaître au lecteur une

[1] Denon, qui avait fait partie de l'expédition scientifique durant la campagne d'Egypte, était alors directeur des musées nationaux ; il devint ensuite membre de l'Institut.

des préoccupations les plus sérieuses de Töpffer durant toute sa vie. Sa première enfant fut atteinte, dès son bas âge, nous dit-il, d'une difficulté de perception qui, réagissant sur le développement de la parole, ainsi que cela est inévitable, l'assimilait à la triste condition des sourds-muets, bien que ce cas pathologique diffère essentiellement de l'anéantissement auditif, signe caractéristique de cette cruelle infirmité. Eh bien, c'est ici que je retrouve, non sans émotion, un fait moral que chacun a pu rencontrer dans la vie, tellement il est vulgaire, mais dont, cependant, l'existence presque toujours assurée, est, selon moi, dans nos misères humaines, la preuve la plus manifeste, la plus sublime de l'intervention directe de la Providence. Je parle, et chacun le pressent, de l'ardent amour des pères et des mères pour ces malheureuses créatures jetées, dès le berceau, en dehors de la vie sociale, déshéritées des joies de l'existence, et dont la tendresse tutélaire de leurs proches est ici-bas le seul trésor.

Töpffer en parle dans toutes ses lettres, de cette petite Louise. Son plus cher désir est d'atténuer l'infirmité de sa fille ; son rêve, de voir sa jeune intelligence conquérir la parole. On sait la grande réputation de l'abbé Sicard en ce temps-là ; il voit cet homme habile et dévoué, il assiste à ses cours publics, où se portait alors tout Paris, charmé par la science, unie dans son enseignement à la plus vertueuse philanthropie, et lorsqu'enfin il se décide, quelques années plus tard, à conduire à Paris la petite malade, lorsqu'il va s'en séparer pour la confier à des mains étrangères, le pauvre père épanche ses douleurs secrètes dans le cœur de celle qui peut seule les comprendre. « J'ai rassemblé avec un grand serrement de cœur tous les petits effets de l'enfant ; je ne sais pourquoi, après avoir tant désiré la conduire où je la menais, je n'ai pu m'empêcher de pleurer, malgré toutes les bonnes raisons que me donnaient nos deux amis, qui m'accompagnaient dans la voiture. »

Touchante faiblesse, inconséquence du cœur! combien d'amour, de sainte tendresse dans cet aveu désolé des tristesses paternelles!

Reprenons maintenant le récit biographique que la sympathie, inspirée par cette affection inaltérable, m'avait fait incidemment interrompre.

Dans les années qui suivirent ce voyage, Töpffer borna ses excursions d'études artistiques aux environs charmants du lac de Genève, heureusement bien moins connus alors que de nos jours, ainsi qu'aux rives encore plus ignorées du lac d'Annecy. Temps prospère! la pittoresque Savoie, si digne d'inspirer l'artiste, rencontrait enfin son peintre. Töpffer, quelquefois seul, le plus souvent avec un confrère devenu pour quelques semaines son Pylade, vivait de cette bonne vie un peu bohémienne que connaissent ainsi que moi tous les peintres en campagne, couchant dans la ferme aussi bien qu'au château, aujourd'hui sur les feuilles de hêtre, demain sous les courtines, dînant à l'occasion avec les curés, les chasseurs du pays, les hobereaux du voisinage, bienvenu du paysan qu'il se plaît à faire causer, qu'il met à son aise, du gentilhomme campagnard dont il charme, par son originale gaîté, le désœuvrement rabelaisien, et malgré cela ne perdant jamais l'occasion d'observer, d'étudier, entassant rapidement esquisses sur esquisses, études peintes sur études, et toujours revenant de ces précieux voyages avec des richesses artistiques qu'on ne peut compter. Là s'offre pour nous un des côtés les plus caractéristiques du développement du peintre : la fécondité prodigieuse de ses œuvres tempérée, ainsi que je l'ai dit précédemment, par cette observation spirituelle dont la conscience ne s'est jamais démentie.

A la grande surprise de notre compatriote, ces petites figures villageoises qu'il avait introduites sans prétention dans ses paysages, on les avait trouvées charmantes à Paris. Les marchands, les amateurs lui demandaient quelques tableaux

où le paysage ne fût traité qu'en accessoire. Que de talents qui s'ignorent ainsi ou se méprennent ! Töpffer eut le bon sens d'écouter la voix publique et, sans négliger le paysage, où chaque jour il acquérait des qualités précieuses, l'étude incessante de nos groupes campagnards, le croquis toujours nouveau des scènes animées des marchés et des foires, occupèrent constamment ses loisirs, dirai-je, car de penser que son crayon facile vit ici le moindre travail, ce serait le méconnaître et se méprendre.

J'ai dit comment en 1806 les soins nécessités par l'infirmité de sa petite fille le ramenaient à Paris. Je retrouve à ce propos, en suivant sa correspondance, le récit de certaine visite à je ne sais quelle caserne, séjour glorieux d'un sien parent, estimable grognard de l'armée d'Italie, retenu aux arrêts ce jour-là comme un tourlourou vulgaire, et bien que cet incident martial n'ait que faire dans cette paisible monographie, je cède au plaisir de faire connaître un peu le joyeux esprit qui parfois dirige notre plume genevoise.

.... « Ce magnanime conquérant s'était laissé aller la veille, me dit-on, au plaisir que les grands cœurs ont toujours ressenti en fêtant Bacchus. Il avait bu longtemps en exaltant sa gloire, puis le vainqueur de Marengo n'ayant plus autour de lui que des cruches vides, et Morphée secouant ses pavots sur son armure, il a passé la nuit au cabaret. Cette distraction lui vaut la punition qu'il subit maintenant. C'est ainsi que se forment ces héros ! m'a dit le sergent-major. Du reste il demeure dans un très-bel hôtel, la société en est nombreuse, choisie, le cabaret se trouve tout près de là, et la salle de police à deux pas. C'est un garçon qui a toutes ses petites commodités. »

Je reviens à la vie d'artiste. Elle demeura pour Töpffer, pendant bien des années, dans les conditions que j'ai fait connaître, vie de province et de petite ville, active, intelligente, cela va sans dire, mais trop sédentaire peut-être, trop retirée. C'est une grave erreur, et nous le savons tous aujourd'hui, de

penser que l'homme puisse obtenir exclusivement de lui-même le développement intellectuel de ses talents et de son génie. Le concours des intelligences supérieures, l'examen des individualités les plus dissemblables, l'émulation qu'elles développent dans son esprit, et l'enseignement qui résulte pour lui de cette participation à la vie commune dans les arts et les lettres, la science et l'industrie, ces choses lui sont nécessaires comme l'air qu'il respire, et Töpffer, je puis l'assurer, le sentait bien souvent. Il est vrai que de nos jours l'on n'a peut-être que trop exagéré l'importance de cette vérité salutaire, et maintenant que tous les yeux en province sont stupidement tournés vers Paris, comme si de là seulement pouvait sortir une idée, un nom, un principe, c'est le devoir des gens de cœur de protester au nom du bon sens contre cet humiliant despotisme.

Ainsi donc allez, dirai-je à mon tour, et courez le monde un certain temps, talents sérieux, hommes d'avenir, qui très-heureusement pour nous peut-être, vous êtes développés loin des grandes villes, voyez les capitales, les centres d'intelligence, habitez temporairement Paris, si cette ville vous agrée; voyez parfois ce qu'on y fait, écoutez ce qu'on y dit, jugez, comparez, étudiez; mais, croyez-moi, conservez précieusement cette sève nationale sitôt perdue là-bas — presque ridicule, allais-je dire — et qui fait cependant la part la plus réelle de votre supériorité naissante, votre appui le plus sûr pour atteindre un jour à la gloire.

Qu'on me passe cette digression, dont ma rancune contre la centralisation parisienne est la seule cause. Je poursuis sans différer notre revue rétrospective.

Une rencontre très-heureuse pour le talent du peintre vint à cette époque sortir notre Genevois du cercle trop restreint dans lequel il se voyait à regret confiné. Un amateur anglais, un de ces premiers touristes accourus sur le continent après la paix de 1815, connut Töpffer à Genève, et d'abord séduit par les qualités précieuses de sa peinture, puis admirateur enthou-

siaste de ce beau talent, il se prit d'affection pour l'homme et pour ses œuvres, l'invita chaleureusement à le suivre quelques mois en Angleterre, vantant les belles collections de la Grande-Bretagne, les splendeurs de Londres, les musées royaux, les parcs majestueux, les châteaux, les forêts de sa terre natale, et sut faire si bien qu'il parvint à détourner le peintre de sa retraite, l'enlevant certain jour, lui et son modeste bagage, à sa famille, à ses amis, à son vieux clocher.

C'est de Londres maintenant, puis du Devonshire, que sont datées les quelques lettres intéressantes dont je vais donner la substance. Mais comment datées?.... qu'on en juge. « Mardi soir je ne sais plus quel mois, » ou comme celle-ci que j'ai sous les yeux : « De Bystock (?) le lendemain de la fin du monde. » On le voit : tout n'est pas couleur de rose pour ceux qui se mêlent ainsi que moi de mettre en ordre une chronologie aussi vaguement indiquée.

Londres, mai 1816.

«.... Ici j'ai été accueilli avec toutes les démonstrations de l'amitié et de l'estime la plus cordiale. Je ne saurais dire lequel des membres de la famille de mon hôte m'a traité le plus agréablement. Tout cela est certainement fort au-dessus de mon mérite, et si jamais les gens viennent à savoir le peu que je vaux ils seront bien attrapés.... » En attendant son hôte le dirige dans Londres, le présente à ses amis particuliers empressés de le connaître, le conduit à l'exposition de peinture, le met en relation avec les artistes, les marchands, les amateurs, et Töpffer, qui n'entend pas un mot d'anglais, se bourre à la course d'impressions de voyage, quelquefois très-fines, admirablement justes, et que, dans ses lettres, il confie à sa femme de crainte de les perdre, tout en reconnaissant sagement combien le temps lui manque pour constater la valeur réelle de ces premières observations.

« Dès l'abord on est ici frappé de l'éclat que les peintres sa-

vent donner à leurs ouvrages, ils entendent fort bien l'art d'attirer les yeux. De plus, il y a toutefois de la nature partout, et le sentiment de la couleur joint à celui du pittoresque. J'ai vu des peintres de paysage du plus grand mérite, et quelques peintres de genre à la tête desquels paraît avec beaucoup d'éclat Wilkie. »

Puis il est mécontent de lui et de ses œuvres, notre ami, et regrette de l'être, regrette surtout de n'avoir pas su plus tôt ce qu'il vient de découvrir d'un coup d'œil, par ce précieux travail de comparaison dont j'ai parlé plus haut, et qu'au fond de son atelier genevois il n'eût sans doute jamais pu faire. « Il faut être plus monté en couleur. Il faut plus de brillant, » répète-t-il dès ce moment dans toutes ses lettres, « c'est le grand secret des peintres anglais. » Cependant son tableau qu'il dédaigne injustement se soutient encore au salon de peinture auprès de ces œuvres étrangères qu'il envie, et Töpffer reconnaît qu'il a lieu d'être satisfait de l'empressement de la foule devant sa toile. C'est que le public, en cela bien plus équitable que l'artiste lui-même, tient compte à notre peintre découragé des qualités charmantes que nous lui connaissons et qu'il oublie tout préoccupé qu'il est de l'importance de sa découverte.

Puis Töpffer s'abandonne pour un temps aux distractions mondaines dont son hôte l'entoure. Il se fait habiller à l'anglaise : .... « à ce point, dit-il, qu'à Genève on le prendra certainement au retour pour un véritable Anglais auquel il ne manque que la parole. » Il court les dîners, les fêtes, les spectacles, passe la nuit dans un bal du grand monde dont il vante la magnificence et l'ordonnance admirable : « des rafraîchissements exquis, variés, rares, des glaces à l'ananas (!), et puis on ne m'a pas pris pour un Français[1] ; on m'a témoigné, par

[1] Ceci n'est point une épigramme, bien qu'il y paraisse, et l'hospitalité anglaise était encore singulièrement réservée pour les enfants de la France au sortir des guerres de l'empire.

égard pour mon hôte, je pense, toute sorte de considération.»

Mais l'artiste reparaît bien vite. « Nous partons enfin dans quelques jours pour la campagne où, à ma grande satisfaction, je commencerai de travailler, » dit-il, en terminant le brillant journal de ses premiers débuts en Angleterre.

C'est donc de sa nouvelle résidence que les lignes suivantes sont tracées.

Devonshire, juin 1816.

«.... J'ai un atelier où je ne suis point dérangé, dans lequel je me réfugie durant tous les moments qui ne sont pas employés à la vie de salon. Ici je pose mon habit, je passe ma veste de travail, et je siffle pour faire aller le pinceau. Je reçois les visites des gentilshommes des environs, des dames de la maison, et mon hôte ne manque pas de venir jaser à de certaines heures avec moi ; il suit avec complaisance les progrès de l'ouvrage, il admire, il oblige tout le monde d'en faire autant. La cloche m'avertit des heures du repas, mais j'ai repris ma frugalité habituelle depuis que je travaille. Oui, je regrette mes repas chétifs de Genève, et ce sera avec délices que je retournerai à ma simplicité accoutumée. Ne craignez pas que les habitudes de l'opulence s'enracinent chez moi ; elles contrarient trop mon goût pour la liberté, et prennent trop sur les heures de la peinture. J'aime d'ailleurs en beaucoup de choses à me servir moi-même ; ici je dépends des domestiques qui disposent toujours un peu de ceux qu'ils servent. Ah ! qu'il y a loin de notre vie simple, obscure et frugale à celle que je mène ! Cependant un peu de patience pour endurer quelque temps encore les misères de l'opulence, et je retournerai avec un grand plaisir à ma vie accoutumée. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans tout ceci des choses agréables et dont on peut fort bien prendre son parti, mais le meilleur ne s'y rencontre pas : la liberté ! »

Après quoi cependant notre philosophe genevois avoue à

sa moitié qu'il va parfois trancher du grand seigneur en promenade dans les petites villes du voisinage « dans une belle calèche, avec de belles dames. »

« Ici l'on découvre, des fenêtres de la maison, un pays charmant, on aperçoit des châteaux superbes, des tours élevées sur les monts, de grands bois qui recouvrent les coteaux, et sur la gauche les rochers escarpés qui bordent le rivage, puis l'Océan qui se perd à l'horizon. Je vais presque chaque jour me promener sur les hauteurs solitaires, couvertes de bruyères, qui dominent la mer, pour jouir de ce vaste spectacle, et je ne puis me lasser de le contempler? »

Que l'on nous dise maintenant si, dans la main du peintre, la plume ne sait pas à l'occasion tracer des descriptions littéraires qui valent une peinture! Puis, il passe au portrait de son hôte, et la reconnaissance la plus vraie dicte son généreux langage :

« Mon hôte gouverne lui-même sa terre, dirige ses ouvriers chaque jour, sème, plante, laboure, défriche, creuse, aplanit, comble, ouvre des canaux, et tout cela l'occupe. C'est l'homme du monde qui me veut le plus de bien ; tous les jours je découvre en lui quelques perfections que d'abord je n'avais pas aperçues. C'est là ce qu'on peut appeler un homme, une âme vigoureuse et bien réglée, esprit solide, jugement parfait, caractère décidé, mais auquel il n'est pas très-facile de plaire, et c'est aussi la raison qui me fait attacher un prix infini à son estime... Aussi, malgré tout le plaisir que j'aurais à me rapprocher des miens, ce ne sera pas sans une véritable peine que je me séparerai d'une famille qui me témoigne autant d'affection, à laquelle j'ai des obligations aussi réelles. »

On aime à reconnaître dans ces lignes confidentielles l'expression d'une gratitude que le temps n'a jamais affaiblie. Mais voyons maintenant les conseils et les directions que Töpffer adressait à son jeune fils avant de quitter l'Angleterre.

Environs d'Exmouth, Devonshire, juillet 1816.

« Adolphe,

« .... Mon voyage ici m'a fait connaître trois choses : la première, c'est qu'il faut étudier, la seconde, qu'il faut étudier, et la troisième, qu'il faut étudier. Voilà, mon cher ami, à quoi sert de courir le monde, et à voir les productions des autres peintres. Si l'on est faible il faut étudier pour devenir fort, si l'on est fort il faut étudier pour le devenir davantage. Et après cela il faut encore étudier pour se soutenir, ce qui n'est pas le plus facile. J'ai beaucoup gagné, je le sens, en vigueur, en couleur, en hardiesse, et je crois que mon voyage, sous le rapport de l'acquis, me sera extrêmement avantageux. J'ai vu maintenant les deux écoles française et anglaise ; elles ne se ressemblent point, les principes sur lesquels elles sont fondées sont différents, et les résultats n'ont pas dû être les mêmes. Il y a beaucoup à apprendre en faisant la comparaison, et c'est ce que je tâcherai de faire.... Du reste, j'ai des grandeurs et de l'opulence par-dessus la tête ; cela peut être bon à éprouver une fois, mais comme ce n'est pour moi qu'un état de passage, et qu'il faut retourner à ma médiocrité, le plus tôt sera le mieux. Lorsqu'on est opulent, les besoins se multiplient, mille petites choses deviennent des habitudes qu'on ne peut rompre sans peine : ce sont là les inconvénients de la fortune que nous sommes assez loin de ressentir chez nous, il est vrai, et dont je crois que nous sommes complétement à l'abri. Quant à toi, mon ami, nous ferons tout pour le mieux ; puisque tu désires absolument être peintre, je ne veux point te détourner de ce projet, persuadé qu'il ne faut pas trop contrarier les inclinations ; mais aussi, pour les raisons que je t'ai bien souvent données, je ne peux pas l'approuver sans répugnance. Ne perds pas le temps, en tout cas : il est précieux à ton âge. Etudie, dessine jusqu'à mon retour, tu seras peintre, si Dieu le veut, mais peintre instruit.... »

La destinée devait donner au fils du peintre une autre carrière pour y tracer un jour sa voie glorieuse. Tout est bien qui finit bien, dit le vieux proverbe. Laissons le jeune homme chercher, en hésitant devant lui, cette route encore inconnue que lui réserve un heureux avenir.

Je laisse passer maintenant, sans m'attacher davantage aux investigations d'une existence paisible, plusieurs années pendant lesquelles Töpffer, de retour dans sa ville natale, partagea sa vie d'artiste entre les travaux d'atelier et l'étude pittoresque de nos campagnes durant ces excursions charmantes dont j'ai rappelé le souvenir. C'est l'époque la plus brillante du talent de notre peintre, et ce qu'il a fait connaître dans ses lettres, ce qu'il s'est promis à lui-même, il le tient réellement. La plupart de ses toiles quittèrent en ce temps-là son atelier pour les salons d'Angleterre. Très-peu sont en France, encore moins parmi nous ; mais qu'on se souvienne de ce précieux tableau, la *Devineresse*, dont j'ai signalé les beautés dans la première partie de cette monographie, on retrouvera là ces qualités puissantes de couleur et d'éclat dont, sans fausse modestie, notre Genevois, enthousiaste des chefs-d'œuvre de la peinture anglaise, annonçait dans son naïf orgueil la *révélation précieuse*.

Un compatriote de Töpffer, un touriste, que ses faciles loisirs conduisaient en 1824 en Italie, décidait heureusement à son tour l'artiste à l'accompagner. J'ai parlé incidemment de ce voyage à l'occasion des tendances nouvelles qui se manifestent très-sensiblement depuis cette époque dans les tendances du peintre. J'y reviens pour faire connaître quelques impressions de voyage qui, bien mieux que mes paroles, expliqueront cette métamorphose.

« .... Ce que je venais de voir de l'Italie, écrit le Genevois en parlant des environs de Gênes, m'avait semblé magnifique. Ce n'était pas là, pour ainsi dire, la véritable Italie. Elle ne m'a paru telle qu'à mon abord en Toscane, mais ici l'impression a été assez forte pour m'arracher des larmes plus encore

de regret que d'admiration. Il est trop tard, me suis-je écrié, j'ai perdu mon temps, mes belles années sont écoulées... Ces tristes réflexions que j'ai dû faire sur ma destinée m'ont accompagné jusqu'à Florence. »

Pauvre Töpffer! je ne puis, bien que j'aie précédemment énoncé mes réflexions toutes différentes au sujet de sa carrière, je ne puis m'empêcher de sympathiser avec ce cœur d'artiste, que la présence de ces beautés trop longtemps inconnues accable, sous ce ciel enchanté, d'une touchante mélancolie. Mais la verve moqueuse de notre Genevois vient heureusement à son aide certains jours, et l'exploitation incessante du voyageur en Italie surexcite plaisamment sa méchante humeur.

« .... Un pan de mur suffit ici pour faire pâmer les gens. Il est vrai qu'ils rattachent à cela de grands souvenirs, disent-ils, mais ces souvenirs contrastent si fort avec l'état des choses d'à présent, qu'il en résulte souvent du burlesque et du plus amusant. Un maudit cicerone, lequel, bien qu'il écorche assez passablement le français pour se faire comprendre, s'entête à nous parler son italien que nous n'entendons pas, m'a promené une partie de la journée dans des caves qu'il se faisait ouvrir avec nos paole, et là, dans l'obscurité, il m'a baragouiné, en faisant de grands gestes, les belles choses qu'il récite au premier venu assez simple pour l'écouter. Je trouve tout cela peu de mon goût. Si c'est pour eux qu'ils me parlent de Rome, c'est pour moi que je suis venu la voir. Je sais aussi bien qu'eux ce qu'ils furent autrefois, et il n'est pas difficile de voir ce qu'ils sont aujourd'hui... »

Mais, dirons-nous à celui dont l'humeur frondeuse se donne ici carrière, dans notre Suisse républicaine, ce pays d'innocence, d'antique simplicité, comme chacun sait, où de nos jours on met en location des cascades pour que la vue en soit exploitée par un entrepreneur privilégié de spectacle, avons-nous conservé le droit de nous élever bien fort contre cette humiliante rapacité?

Je perds mon temps, je le reconnais. On ne raisonne pas avec les artistes mes confrères, et ces hommes d'impressions et d'initiative auront toujours sur le vulgaire cet avantage d'échapper en toute circonstance à la dialectique la plus consommée. Et d'ailleurs rendons justice au bon sens de notre compatriote. Il répare lui-même bien vite ce que ses reproches ont de trop sévère, sinon d'immérité : « Il ne faut jamais en voyage, nous dit-il, faire le procès à toute une nation pour quelques fripons qui se rencontrent sur la route, » et cette pensée philosophique le maintient en résignation durant cette courte absence, qu'il qualifie lui-même « d'un agréable exil. »

C'est que Töpffer a cinquante-cinq ans passés maintenant. Le temps n'est plus, il le reconnaît, où les impressions d'un rapide voyage, la vue des merveilles qui passent en courant devant lui, eussent suffi à éveiller sérieusement son enthousiasme. La famille, la patrie, le souvenir de tout ce qu'il aime reviennent sans cesse à sa mémoire, et, cependant, combien de pages charmantes, d'entraînantes descriptions sa plume spirituelle trouve encore dans ces lettres venues d'Italie! Le cadre restreint de cette esquisse, le but spécial de l'étude que je me suis proposé m'obligent à regret à les omettre ici, et déjà peut-être me faut-il craindre ne n'avoir que trop disséminé l'intérêt du lecteur.

Revenons à Genève; notre artiste nous a déjà devancé dans sa ville natale. Il a rouvert son atelier, et dès maintenant il a dit adieu pour jamais aux aventureux pèlerinages.

Ce n'est pas que, durant quinze années au moins, nous ne puissions retrouver encore les pas studieux du vieux peintre dans nos campagnes environnantes et son classique parasol blanc qui, semblable à la tente du bohémien nomade, apparaît aux yeux surpris du paysan, au revers du coteau, à l'ombre des bois, au détour du sentier désert. « Le dessinateur, disaient alors mystérieusement les gens du village, il relève ses plans : c'est pour le cadastre. » Ceux de nos jours sont bien mieux renseignés : « Des études pour les chemins de fer, » disent-ils

entre eux, admirant à distance l'amateur novice qui dessine tant bien que mal le vieux cabaret du village.

Mais on sait que nos paysans ne se préoccupent pas longtemps de ce qu'ils ne peuvent comprendre, et la figure toujours aimable de ce paisible dessinateur était avec le temps devenue pour les gens tellement familière que, dans les places de marché les plus animées, sa présence inévitable ne les inquiétait pas plus que celle d'une borne ou d'un soliveau. Précieux avantage pour l'étude et l'observation, que cette indifférence! Montrez-moi de nos jours un figuriste qui jouisse parmi nos prudents villageois d'un succès populaire aussi flatteur!

Les excursions habituelles du peintre furent faites chaque année dès ce temps-là dans la compagnie de quelqu'un de ceux qui l'ont suivi parmi nous dans la carrière. « Des jeunes gens pleins de feu, » écrit à cette occasion l'artiste sur le retour, dont cette joyeuse société reverdit l'imagination et réchauffe le cœur. Puis il cite Diday, que son heureuse nature, son talent naissant désignaient plus particulièrement aux affectueuses directions du vieux peintre. C'est ici qu'il me faudrait au moins rappeler l'influence salutaire de Töpffer sur les jeunes artistes de son entourage dont il encouragea les premiers efforts, suivit les œuvres novices et soutint par ses applaudissements les modestes succès. Mais le cœur de tous ceux dont je parle a conservé bien mieux que je ne saurais l'exprimer le souvenir reconnaissant de cet appui du maître genevois. Qu'ils nous disent, ces disciples aimés auxquels je fais allusion, quelle affection respectueuse ils conservent pour sa mémoire!

Et maintenant que, dans le cercle restreint de ses amitiés, de ses goûts, de ses travaux, Töpffer entouré de sa nombreuse famille voit s'écouler en paix sa verte vieillesse, je vais tenter l'esquisse rapide de cette noble et modeste figure dont mes contemporains n'ont, ainsi que moi, conservé qu'un imparfait souvenir.

Je ne sais quel heureux incident me facilita certain jour l'accès de l'atelier du vieux peintre, et me conduisit inopiné-

ment en sa présence. J'avais quinze ans, je crois, mais quelques remarquables physionomies ont ce mystérieux privilége d'impressionner à première vue les imaginations juvéniles. Puis, ainsi qu'il arrive dans la vie de province, ce vieillard un peu courbé par l'âge, au chef blême, à la figure sérieuse et parfois éclairée d'un fin sourire, avec son bonnet de soie noire qui lui couvrait les oreilles, sa douillette vert-d'eau, sa petite canne, était pour moi dès longtemps une figure de connaissance. Quel Genevois, dans ce temps-là, ne l'avait au moins une fois rencontré durant sa promenade solitaire autour de nos vieux remparts? Jamais plus singulier péripatéticien n'a suivi les pas d'Aristote, j'ose le dire. Töpffer, sans doute, convaincu de la vérité de cet adage : L'homme ne saurait bien faire deux choses à la fois, Töpffer cheminait cent pas sans autre préoccupation, semblait-il, puis se retournant en s'appuyant sur sa canne il relevait la tête et considérait un instant le pays comme s'il ne l'eût jamais vu, après quoi il reprenait sa marche pour recommencer cent pas plus loin sa même étude rétrospective. Que de gens à Genève se souviendront de cette singularité!

Quant à moi, les détails personnels que j'ai recueillis plus tard au sujet de l'artiste, mon compatriote, parmi ceux qui vécurent dans son entourage, sont venus, pour la plupart, compléter dans mon esprit l'impression première qu'il avait fait naître, et que le temps n'a jamais effacée.

Ses yeux étaient vifs, son regard observateur, le plus souvent sérieux et bienveillant à l'occasion, puis malin, sarcastique, toujours mobile comme sa pensée, et reflétant admirablement cette vie intérieure de l'intelligence qui se traduisait à chaque instant chez Töpffer en jeux expressifs de physionomie, en saillies originales, inattendues, parfois bizarres, en observations pleines de finesse pour lesquelles il rencontrait toujours l'expression saillante et le mot propre.

Mais c'est ici qu'il nous faut de nouveau retrouver les étranges anomalies de la faiblesse humaine. Cet homme d'un

esprit si supérieur et doué d'une imagination très-active se faisait souvent des chimères, et des chimères qui le rendaient malheureux, nous faut-il ajouter. Esprit d'un grand sens, et cependant si peu pratique dans la vie réelle, tellement étranger au savoir-faire, cette brillante qualité, qui de nos jours tient lieu de tant d'autres, que vingt fois mis par sa bonne étoile, son heureux talent, sur la voie du plus brillant succès, vingt fois notre homme laissa s'enfuir la fortune capricieuse, et non-seulement sans regret, mais sans se douter même qu'elle se fût éloignée : « Ne prenez pas ça, disait-il adroitement à l'acheteur émerveillé, qu'il déconseillait devant son œuvre, c'est médiocre, et je le sais mieux que vous ; attendez un peu, je sens que je peux faire autre chose. » Et cependant il était doué d'une grande finesse d'observation, cet éminent artiste, avons-nous dit, et bien plus, il travaillait pour vivre, car telle était la nécessité de sa position sociale. Mais, avant toute chose, le peintre vivait pour son art, amoureusement, par naturelle inclination. Eh ! comment leur reprocher ces oublis, ces négligences, aux cœurs d'artistes ainsi désintéressés ! Pour moi, je ne puis, le courage me fait ici défaut, tellement ils sont rares de nos jours, et tellement aussi je les aime.

L'aimable souveraine dont la bonté charmante exerça toujours plus de prestige en France que sa couronne impériale, Joséphine se fit présenter à Paris notre peintre, dont la réputation était à cette époque très-brillante. L'impératrice voulut posséder des tableaux du Genevois à la Malmaison, en commanda plusieurs autres, que Töpffer eut le soin de ne jamais finir, et bien plus, elle fit l'honneur à notre compatriote, embarrassé de tant de grandeur, de le prendre quelque temps pour son maître de peinture. Un jour que l'impératrice et le Genevois, éloignés de la foule, ne pensant qu'à l'innocente étude du paysage, étaient retirés dans les salons particuliers de Sa Majesté aux Tuileries, celui qui faisait alors chanceler les trônes au seul bruit de ses pas se présenta inopinément devant le maître et devant l'élève. La contrariété de ne pas trouver seule, en

ce moment, l'auguste compagne devenue sa confidente amie, parut sur le front de l'empereur. « Quel est cet homme-là? » dit Napoléon de cette voix impérieuse et formidable que les soucis, les fatigues lui avaient déjà donnée. Je ne sais si l'impératrice répondit quelques mots, ni si Töpffer, chancelant de surprise, put trouver son chapeau, encore moins saurais-je dire comment notre homme gagna la porte, mais je puis affirmer que cette intervention napoléonienne, dans sa leçon de paysage, paraissait vingt ans après au vieux Töpffer un des plus terribles dangers qu'il eût rencontrés dans sa paisible carrière. Rien n'était plus plaisant, disent encore ses amis, que de l'entendre raconter lui-même cette anecdote.

Plus tard, lorsque cette noble femme répudiée, pour laquelle la dignité du malheur remplaçait la couronne, vint honorer notre cité de sa présence, les leçons furent reprises, il est vrai, et Töpffer retrouva de nouveau sa bienveillante protectrice. Mais les amis du peintre durent perdre l'espérance qu'ils avaient conçue pour lui: Töpffer, désigné dès longtemps par l'impératrice pour la Légion d'honneur, ne reçut jamais cette distinction glorieuse, et la parfaite indifférence de notre homme à ce sujet vint consoler tous ceux qui s'intéressaient à lui.

Mais cette simplicité de cœur, cette naïveté d'enfant que je rappelle, n'empêchait pas certaines fois notre peintre de donner l'essor à sa verve railleuse, mordante, impitoyable, et dont il poursuivait tout à coup ce qui lui semblait vanité outrée, sotte présomption, hypocrites grimaces. C'était dans les sociétés intimes, particulièrement dans le salon de son gendre, où son brillant esprit avait bien vite marqué sa place distinguée, que Töpffer le peintre se livrait ainsi brusquement à la satire des travers qui l'environnaient. Aussi, tandis que ses qualités personnelles lui gagnèrent de bonne heure quelques vrais amis qu'il conserva toute sa vie, de bonne heure aussi, grand nombre d'inimitiés sourdes, d'hostilités avouées lui

furent suscitées par cet esprit moqueur dont tant de gens s'effarouchent en tout pays, et que les sots ne pardonnent jamais. Plantes mauvaises ! je voudrais au moins arracher vos derniers vestiges, qui déparent peut-être encore la tombe du vieillard.

On a beaucoup exagéré, et cela devait être, la portée morale des innombrables caricatures que Töpffer produisit durant la première partie de sa vie. C'est particulièrement à l'époque où notre république échappait à la domination étrangère, alors que la restauration de la nationalité genevoise surexcitait de tous côtés les petits amours-propres, les petites vanités, les singulières ambitions politiques de tous ceux qui demandaient chez nous à jouer un rôle dans les affaires d'état d'une nation de soixante mille âmes, c'est alors que notre philosophe crayonnait sur nature les scènes plaisantes et malicieusement rendues qui, de tous côtés, s'offraient à ses regards.

Jeu d'enfant ! dirai-je, et pas davantage. Quant à voir ici aucune pensée d'opposition sérieuse, celui qui toute sa vie conserva pour les journaux et les journalistes un si vif éloignement, celui qui, depuis la prise de la Bastille, se méfia toujours des grands mouvements populaires, cet esprit satisfait de peu, dont la *Feuille d'Avis* [1] formait la seule lecture politique, non, celui-là ne saurait nous paraître pour le pouvoir un bien dangereux adversaire.

Il est vrai, et je dois l'avouer, que trop souvent l'homme est enclin à se jouer des précieuses facultés de son intelligence ; c'est ainsi que parfois le crayon du caricaturiste s'égara, nous dit-on, dans la main de Töpffer à ce point de railler ce qui semblait placé hors de ses mordantes atteintes. « A tout péché miséricorde, » hasarderai-je encore ; et puis où rencontrer en ce monde un homme de beaucoup d'esprit qui n'en ait jamais abusé ?

Töpffer aimait les enfants, je l'aurais deviné. Il les divertissait, me dit-on, par ses inépuisables historiettes, ses origi-

[1] Petites affiches genevoises.

nales plaisanteries, et leur naïveté crédule le réjouissait singulièrement au déclin de sa carrière. Ceux dont les premières années s'écoulèrent auprès de lui se souviennent encore de ces grands jours de fête où, les conduisant gravement dans la campagne de surprise en surprise, le vieillard leur faisait découvrir « ces beaux colliers de châtaignes bouillies » suspendus ces jours-là, merveilleusement, à tous les noyers du voisinage. Phénomène végétal bien remarquable, me dira-t-on, et dont le grand-père avait la clef, sans doute, bien qu'il n'en révélât jamais l'origine mystérieuse aux ardentes investigations de la science.

Ainsi qu'il arrive inévitablement pour tous ceux dont les jours sont prolongés sur notre pauvre terre, Töpffer vit peu à peu disparaître ses contemporains, ses vieux amis, la compagne de sa jeunesse, l'affectueuse amie qui, pendant cinquante années, partagea sa modeste existence, et pour laquelle il traça tant de fois ces pages confidentielles que j'ai citées. Enfin ce fils, dont la célébrité littéraire rivalisait avec la renommée du vieux peintre, brillante étoile qui, dans une autre sphère, nous promettait tant d'éclat, Töpffer l'écrivain succombait également à la maladie; pleuré de nous, ses nombreux amis, regretté des Lettres, qui, selon moi, ne le remplaceront jamais, l'auteur encore jeune des *Nouvelles genevoises* descendait dans le tombeau sous les yeux attristés du vieillard octogénaire.

Pensée touchante! je retrouve ici, au milieu de ce deuil des derniers jours de notre peintre, je retrouve celle dont la jeunesse maladive occupa si tendrement le pauvre père, l'enfant dont la vie tout entière s'est écoulée près de ce protecteur, de cet ami, et dont les soins silencieux s'efforcent pieusement aujourd'hui de le distraire. Puis je revois, et mon cœur tressaille à cette vue, je revois le vieillard dans son atelier d'autrefois, entouré de ses cartons, de ses études, sa main tremblante s'efforce encore d'exprimer ce divin langage qu'il fit si merveilleusement entendre. Le temps a marché, la

vieillesse est venue, voici tout prêt le tombeau qui le réclame. Il n'importe, et tant que battra le cœur du peintre, tant que ses yeux verront la lumière, il poursuivra celle qui charma toute sa vie. La peinture embellira son dernier jour.

Un matin, les enfants de l'artiste genevois le trouvèrent immobile et penché devant sa toile, les pinceaux s'étaient échappés de ses mains débiles, et, comme ces vétérans tombés glorieusement sur le champ de bataille, Töpffer le peintre venait d'expirer.

---

C'est ici que je dois me séparer pour toujours de celui dont j'ai retracé la vie. Je le fais à regret, on le devine, soit que l'étude de son œuvre à laquelle je me suis appliqué ait augmenté pour ce beau talent ma sérieuse sympathie, soit que l'investigation de sa laborieuse carrière m'ait particulièrement intéressé. Une réflexion m'est suggérée toutefois par la recherche même que j'ai tentée, et peut-être le lecteur qui suivit ces pages en reconnaîtra-t-il aussi l'opportunité.

Dans les plus simples existences, lorsque les tendances de l'intelligence se sont révélées, lorsque leur incessant développement, leur marche infatigable se manifestent, et que, renversant enfin tous les obstacles, ceux dont elles soutiennent les efforts et les veilles parcourent intrépidement devant nous la carrière, l'attrait puissant qu'offre la vie réelle est incontestable. Mais combien il s'augmente encore, lorsque cette vie tout entière se résume, confidentiellement exprimée, avec ses espérances et ses déceptions, ses joies et ses peines, dans quelques lettres intimes, semblables à celles que j'ai rassemblées, pages naïves où partout l'homme se retrouve!

L'étude morale est ainsi venue se joindre à celle de l'artiste, que je pensais poursuivre seule, et puisse le lecteur m'avoir accompagné sans regret dans cette voie que je connais à peine.

Genève, janvier 1858.

CHARLES DUBOIS.

---


3 1197 00320 8409

